

JOURNAL
HELVÉTIQUE;
OU
ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse,

DÉDIÉ AU ROI.

. . . . *Profit nostris in montibus ortum*
Enéide, liv. IX.

SEPTEMBRE 1782.



A NEUCHÂTEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique;

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
589924 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1932 L



JOURNAL

DE NEUCHÂTEL.



Nouveau voyage en Espagne, &c. Second Extrait.

QUOIQUE j'aie observé dans mon premier extrait que l'Espagne est peu connue, on a pourtant déjà plusieurs voyages d'Espagne. Mais, comme le dit très-bien le nouveau voyageur dans sa préface, chacun à sa manière particulière de voir; & puis les objets changent de face; *les frontières sont ouvertes aux lumières, aux vertus, au luxe étrangers*; souvent en peu d'années il se fait une révolution totale dans les mœurs. Un voyage en Suisse, fait il y a cinquante ans, ne ferait pas connaître la Suisse actuelle.

De même en Espagne, c'est depuis peu que les bois noirs & touffus qui couvraient la Sierra-Morena, ou montagne noire, ont fait place à des habitations de cultivateurs, attirés dans le royaume par le célèbre Olavidès, & aux premiers besoins desquels on pourvut par un règlement sage, paternel & détaillé, en soixante & dix-neuf articles. C'est depuis

A ij

peu que , par les soins de ce même homme si mal récompensé de ses services , la culture égale aujourd'hui les déserts de l'Andalousie. . . « Ces montagnes effrayantes , ce repaire de voleurs & de bandits , que l'on ne traversait qu'en tremblant , sont devenues , par les soins & le génie d'un seul homme , un pays charmant & bien cultivé. Diverses fermes , ou maisons de laboureurs , ornent des deux côtés la route. Elles réunissent toutes les commodités que l'homme des champs peut désirer ; un petit four , une grange pour le foin & le grain , une habitation simple pour le maître du petit domaine & sa famille , un parc pour ses bestiaux. »

C'est depuis peu que la propriété regne dans les rues de Madrid , grâce à M. le comte d'Aranda.

C'est tout récemment que les propriétaires des troupeaux errans de brebis qui parcourent l'Espagne aussi régulièrement que l'astre des saisons parcourt sa carrière annuelle , ont perdu le privilège absurde & tyrannique de conserver à perpétuité pour le même prix les pâturages qu'ils avaient une fois affermés , sans que le possesseur pût ni en exiger d'eux un sou de plus , ni louer à d'autres , tant qu'ils étaient exacts à payer , quoique depuis deux cents ans qu'ils en jouissaient , la valeur des terres eût quadruplé.

Le commerce , long-tems captif , ne fait que commencer à se dégager de ses entraves.

En un mot , tout est en mouvement , tout fer-

mente-lentement, il est vrai, mais enfin plusieurs changemens avantageux se préparent de loin ; & peut-être un jour, lorsque les autres nations Européennes tomberont dans cette espèce de décrépitude que produit l'excès de la civilisation, l'Espagne brillera à son tour dans toute la vigueur de la virilité.

Au reste, je dois avertir le lecteur, avant d'aller plus loin, que notre voyageur n'a parcouru qu'une partie de l'Espagne : il n'a vu ni l'Aragon, ni la Galice, ni les sauvages Asturies, ni le royaume de Léon. Et il ne parle que de ce qu'il a vu.

L'Espagne est un des plus beaux pays du monde. Elle est riche de tous les dons de la nature. Un ciel presque toujours serein, un air pur, des eaux abondantes, un climat favorable à tous les genres de culture, un sol disposé à se couvrir de toutes ces précieuses productions de la terre, présens de la chaleur & de l'humidité, n'attendent que le secours de l'homme pour déployer leurs fécondes influences. Le figuier, le palmier, l'olivier croissent auprès du chêne verd & du hêtre sauvage ; des bois de citronniers & d'orangers décorent, embaument les campagnes ; le coton, le sucre, le safran, le bled, le chanvre, le lin, toutes les plantes utiles réussissent à merveille dans cette terre heureuse. La récolte y rend quelquefois cent pour un : l'année commune y produit assez de grains pour la consommation d'un an & demi.

On s'y plaint cependant de la stérilité : on l'attribue à l'ardeur du climat ; il ne faut l'imputer qu'à l'homme. N'est-il pas le maître de changer par la culture la température du climat sous lequel il vit ? La terre plus profondément remuée absorberait mieux les vapeurs que le soleil repompe trop aisément ; au lieu du sable aride qu'elle présente à ses rayons , il faudrait amener à sa surface la glaise robuste que recouvre ce sable ; il faudrait multiplier les ombra- ges qui retiennent les eaux des pluies & entretiennent la fraîcheur , tirer plus de parti des eaux courantes , protéger leur cours contre la chaleur brûlante , défricher les terrains incultes , répandre & répartir moins inégalement les hommes sur le sol. Avec six grands fleuves , plus de cent cinquante rivières , des milliers de sources & de ruisseaux qui serpentent & qui se croisent , comment l'Espagne a-t-elle à se plaindre de l'aridité ? . . . Homme , sache commander à la nature , & elle s'empressera à t'obéir.

Mais l'industrie laborieuse , qui met entre les mains de l'homme le sceptre de l'univers , commence à peine à pénétrer en Espagne : le voyageur y découvre rarement la trace de ses pas. Les routes sont fort négligées ; souvent la roue s'enfonce dans les sables jusqu'au moyeu ; ce sont *les routes de la nature , celles qui furent données à l'Espagne lors de la création.* Les rues d'une ville , telle que Valence , par exem-

ple , sont étroites , tortueuses , point pavées , impraticables quand il a plu : on les a laissées telles qu'elles avaient faites les Maures , qui , vivant presque toujours renfermés chez eux avec leurs femmes , ne les regardaient que comme des sentiers nécessaires , & ne se souciaient d'embellir que l'intérieur des maisons. Les manufactures languissent. Il n'y a de culture & de population que dans les environs des villes & des villages : à mesure qu'on s'en éloigne , la campagne devient de plus en plus stérile & déserte ; ces jardins délicieux , répandus çà & là dans une vaste solitude , comme des isles fleuries dans une mer infertile , semblent reprocher aux habitans de ces contrées leur paresseuse nonchalance.

A quoi tient-elle ? A ce qu'ils ne sentent pas l'aiguillon du besoin. Ils en ont trop peu de besoins , trop peu de plaisirs & de desirs ; ils sont trop sobres en tout , pour qu'ils veuillent se donner la peine d'être industrieux. Point de parades , de cabarets , de guinguettes , d'occasions & d'objets de dépense ; une vie simple & monotone n'excite point l'activité d'un peuple. D'ailleurs , le paysan n'y est pas misérable. L'auteur observe que les provinces les plus commerçantes & les plus riches sont celles où il y a le moins d'aïssance chez le peuple. Au lieu du pain noir que mange à la sueur de son visage le cultivateur Français , l'Espagnol mange paresseusement un

pain très-blanc & très-beau : pourquoi se tourmenterait-il ?

Du peu de progrès de l'industrie & du commerce en Espagne vient, selon notre auteur, la rareté des vols. C'est ainsi que les avides frélons attaqueront par préférence une ruche remplie de miel. La sobriété du peuple, sa nonchalance même, contribuent aussi à diminuer le nombre des voleurs ; car enfin, voler est aussi un genre de travail. Ils résistent donc à la tentation de l'impunité qui ne saurait être plus grande ; puisque la peine des délits les plus graves se borne ordinairement aux galères ; puisqu'on néglige de faire son procès à celui qui n'a pas de quoi en payer les frais ; puisque les fenêtres des prisons sont garnies de paniers suspendus à de longues cordes, dans lesquels les amis du prisonnier mettent librement les avis, l'argent, les armes qu'ils veulent lui faire parvenir.

Nonobstant tous ces encouragemens au vol, (a) nonobstant la négligence des maréchaussées qui ne se mettent en marche qu'après le crime commis, les grandes routes ne sont pas infestées de brigands. S'il se commet des assassinats, ils sont produits par la vengeance, qui au reste n'est plus en Espagne

(a) Pour n'en pas faire à deux fois sur les tribunaux d'Espagne, je mets en note qu'en adjugeant à quelqu'un le gain d'un procès, ils font dans l'usage, par esprit de compensation, de le condamner aux frais. Coutume absurde, imbécille & injuste, qui n'est bonne qu'à enhardir les chicaneurs.

ce qu'elle y fut autrefois , une passion effrénée & féroce. (a) Quant au larron , il détrouffe & n'affaffine point.

Est-ce donc là le cortège de l'industrie ? Marchette précédée du besoin , accompagnée du luxe , suivie du vol ? & si cela est , ne sera-t-on point tenté de remettre en question si l'industrie est un avantage bien réel ?

Quoi qu'il en soit , un pays où elle régnerait , offrirait assurément plus de commodités au voyageur : il n'aurait pas besoin de porter avec soi un lit complet , s'il est délicat ; & tout au moins des draps , du linge de table , des provisions : car on n'en trouve pas dans les auberges. . . Une auberge espagnole mérite bien qu'on s'arrête à la décrire. Pour arriver à la cuisine , vous avez ordinairement à traverser une vaste écurie pleine d'ânes & de mulets , parmi lesquels il faut se faire jour. La cuisine est bâtie en pyramide ; on en laisse la pointe ouverte pour donner passage à la fumée : c'est comme une grande cheminée , autour de laquelle regne un large banc de pierre , siege commode où s'asseyaient pêle-mêle à la vapeur de l'air enfumé les cochers , les muletiers , les voyageurs , l'hôte , l'hôtesse , leurs en-

(a) Il en est de même en Italie , comme nous l'avons vu dans M. Moore. Par-tout les mœurs s'adoucissent & les passions s'affaiblissent. C'est l'esprit général de notre siècle.

sans, leurs domestiques s'ils en ont, & qui, la nuit par un léger changement de destination, sert de lit à toute la famille. Le feu central, qui chauffe cette tanière, n'est pour l'ordinaire qu'un feu de bouse où l'on a mêlé quelques faisceaux de paille. Pour tous ustensiles de cuisine on a de longues & larges poêles : tout se frit à l'huile qu'on n'épargne point dans les apprêts ; & cette huile est détestable. Presque toujours vous voyez au coin de ce feu bannal, soit un amateur de nouvelles enveloppé dans sa cape (*a*) jusqu'aux yeux, soit un aveugle (*b*) nazillard qui racle sa guitare. Si vous obtenez une chambre, elle est mauvaise & humide : deux chaises fort hautes quand la table est basse, & fort basse quand elle est haute ; un méchant matelas, trop court d'un bon pied, jeté sur le plancher ; des draps grands comme des serviettes ; une couverture qui couvre à peine les bords du grabat ; voilà tout l'ameublement. Ajoutez à cela que la plupart des hôtes sont des Bohémiens qui ont affermé l'auberge du seigneur ou du couvent auquel elle appartient, & à qui, malgré toutes vos précautions, vous n'échappez jamais avec tout votre bagage. Et vous faut-il du pain, de l'huile, de la viande, du

(*a*) C'est l'habillement national, que l'Espagnol préfère à tout autre.

(*b*) Il y a plus d'aveugles en Espagne qu'ailleurs : ce que notre voyageur croit pouvoir attribuer autant à la fréquence des saignées, remède à la mode dans ce pays, qu'aux sables brûlans qu'on y rencontre par-tout.

vin ? Il n'y en a point dans l'hôtellerie : vous êtes obligé d'avoir recours à l'homme du village , qui a le privilege exclusif de vendre tous les comestibles. . . . Que penserait de l'Espagne un voyageur qui ne jugerait d'un pays que par les auberges ?

Au reste , à cela près , on y voyage commodément. On y a de bonnes voitures , des mules exercées , des voituriers fideles , laborieux & patients.

Le mauvais goût domine par-tout où languit l'industrie ; & l'on ne sera pas surpris de le trouver en Espagne. Veut-on , par exemple , orner des jardins ? on taillera les buis , & même les arbres fruitiers , de maniere à leur donner toutes sortes de figures d'oiseaux & d'animaux. Et ainsi du reste.

On ne s'étonnera pas non plus qu'un pays aussi mal cultivé soit dépeuplé. Sous la domination des Maures il y avait beaucoup plus d'habitans ; & ce qu'il y a de très-plaisant , c'est que les Espagnols en sont fiers , & reprochent aux anciens possesseurs de leur pays cette abondante population , comme un effet de leur incontinence & de leur sensualité.

On voit bien encore qu'un tel pays est fait pour la superstition : où pourrait-elle être mieux ? Les saints , leurs reliques , leurs miracles , y ont conservé tout leur crédit : les prêtres & les moines y jouissent encore de leur antique considération : les moûrâns veulent encore y expirer en habit de capucin , pour entrer furtivement en paradis sous cet lieu-

reux déguisement. Là, le moine assassin n'est point puni de mort. . . Rapportons à ce sujet une curieuse anecdote des anciens tems.

Certain chanoine de Séville, très-recherché dans son habillement, mais sur-tout dans sa chaussure, fut mécontent d'une paire de souliers que son cordonnier lui apportait : il lui arracha sa forme, & l'en frappa si rudement qu'il l'étendit mort sur le carreau. Il en fut quitte pour ne pas paraître d'un an dans le chœur. Quelque tems après, le fils du cordonnier tua le meurtrier de son pere. (C'était encore dans le siecle de la vengeance.) Il fut condamné à être écartelé. Heureusement pour le jeune homme, ce Pierre que nous avons surnommé *le Cruel*, & les Espagnols *le Justicier*, se trouvant alors à Séville, évoqua cette cause à soi, s'instruisit de toute l'affaire, revit la sentence, & se borna pour toute peine à défendre au jeune cordonnier de faire des souliers pendant un an.

Les Espagnols sont sur-tout dévots à la Vierge. Il semble que tout ce vaste royaume ne soit qu'une grande confrérie de religieux dévoués à son culte. Les membres de l'académie de l'*Histoire* jurent en y entrant, de défendre le mystere de l'immaculée conception. L'ordre royal de chevalerie, institué par Charles III en 1771, est sous sa protection immédiate ; & les chevaliers de l'ordre prêtent le même serment. Il y a plus : on joue à son honneur & à son profit

la comédie, *le Légataire*, pièce très-peu canonique ; & l'affiche le porte. On lui dédie des livres : Calderon lui a dédié ses pièces, & finit par se mettre à ses pieds, comme c'est l'usage en Espagne avec les dames, les longues épîtres dédicatoires qu'il lui adresse, & où il entre avec elle dans des discussions critiques sur le mérite de ses pièces. On joue, on se promène, on reçoit son amant avec un rosaire à la main : la femme galante est dévote à la Vierge de la meilleure foi du monde... Eh ! pourquoi non ? Je suis bien de l'avis de l'auteur : *ne disons pas de mal des bonnes gens ; ils ont une crédulité touchante.*

Mais disons du mal de l'inquisition. Il subsiste encore, ce tribunal ténébreux & sanguinaire ; il vient de s'immoler en Olavidès une illustre victime ; & s'il n'a pas été traité plus rigoureusement, s'il n'a pas été exposé en jugement public, si on ne lui a infligé aucune peine corporelle, c'est, nous dit-on, par les avis de la cour de Rome. On comprend bien que c'est ici la *procédure récente & fameuse* dont il est parlé dans le titre de l'ouvrage.

Observons ici que les affreux actes de foi (a) de l'inquisition perdent insensiblement leur éclat & leur atrocité. En 1720, on ne brûla que douze victimes obscures, six hommes & six femmes, tous juifs ou mahométans ; cinq autres misérables juifs en 1721 ;

(a) C'est ce que signifie *auto da fe*.

cinq personnes encore en 1724 ; enfin dans le dernier un seul homme , & de la lie du peuple. Seraient-ils donc prêts à s'éteindre pour jamais , ces bûchers allumés aux flammes de l'enfer , où l'on offre au vrai Dieu un hommage digne de l'antique Moloch !

Il y eut en 1680 une de ces tragédies sacrées , jouées avec toute la pompe & la solemnité possibles. Le roi Charles II y assista de la manière la plus édifiante : peu s'en fallut que , dans l'ardeur de son zèle , il n'allât lui-même , comme autrefois le saint roi Ferdinand , entretenir , attiser le feu sacré de ses mains royales & dévotes. Le duc de Médinaceli , son premier ministre , s'honora de porter l'étendard de la croix. Madrid fut le lieu choisi pour la scène. En cinq jours les ouvriers eurent construit l'immense théâtre , auquel ils travaillèrent avec une diligence incroyable , supportant sans murmure , pour une si bonne œuvre , l'excès du travail & de la chaleur. Le bûcher , auquel on montait par un bel escalier , était commode & spacieux : c'était un édifice de soixante pieds en carré sur sept de hauteur ; les soldats de la foi l'entouraient. Sans compter trente - quatre effigies de coupables que la mort ou la fuite avait soustraits aux rigueurs du saint - office , il y avait cinquante-quatre pénitens réconciliés , onze personnes à fouetter , & vingt - une à brûler , dont douze étaient bâillonnées.

On prêcha sur le texte qui sert de devise à l'in-

quisition : *Exsurge, Domine, & judica causam tuam* :
 « Leve-toi , Seigneur , & juge ta propre cause. »

« Il est bien juste , dit le prédicateur , que les hommes consacrent au moins un jour à venger Dieu des offenses qui lui sont faites , lorsque Dieu souffre pendant des siècles notre audace ; & ce théâtre est une image frappante de ce que nous verrons un jour dans la vallée de Josaphat. »

Il parle ensuite de tous les outrages que les hommes ont faits à Dieu , & termine ce tableau par faire dire par Dieu lui-même , que toutes les autres offenses lui paraissent légères. . . « Les juifs , les mahométans & les hérétiques sont les seuls que j'abhorre , parce qu'ils m'attaquent dans ma réputation , mon honneur & ma gloire. (a) Ainsi David a raison de dire au Seigneur : venez exécuter vos vengeances ! Il paraît que vous dormez , tant vous faites durer le pardon. Sortez de la léthargie où la pitié vous retient.

Son premier point est contre les juifs ; & le second contre les hérétiques , *les peres de tous les ennemis de Dieu*. . . « L'ange de Satan , qui donnait des soufflets à S. Paul , n'était pas un démon , mais

(a) Il est fâcheux que plusieurs de nos théologiens protestans fassent encore faire à Dieu ce pitoyable raisonnement d'un amour-propre vindicatif , quand il s'agit du blasphème , du parjure , de l'idolâtrie & de l'incrédulité.

un hérétique. Jésus - Christ les appella les portes de l'enfer ; & pourquoi ? Parce que , comme la porte est l'entrée de la maison , & qu'au premier pas que vous faites , vous vous trouvez en-dedans , ainsi l'hérétique & l'hérésie sont dans l'enfer dès le premier pas. »

« Revenez à la raison , dit - il ensuite affectueusement à ses malheureux auditeurs. Le saint tribunal vous a donné ses avis paternels , comme l'ange Raphaël , qui ordonna au jeune Tobie de donner un baiser amoureux à son pere , avant que d'appliquer sur ses yeux le fiel qui devait les guérir. Ainsi le tribunal , voulant éclairer les yeux de votre entendement , vous a d'abord avertis avec une pitié tendre & affectueuse ; & maintenant il prétend vous guérir avec le collyre amer du supplice. . . » Etrange guérison ! puisqu'il leur déclare qu'ils *iront immédiatement dans l'enfer.*

Un nommé *Joseph Delolmo* , familier du saint-office , très-édifié de toutes ces belles choses , nous en a laissé une relation bien fidelle , bien exacte , bien dévote , où il rapporte scrupuleusement avec une singulière naïveté tous les curieux détails de cette cérémonie mêlée de ridicule & d'horreur , dans laquelle il ne voit qu'un hommage solennel & respectable , rendu à la sainteté de la religion , & agréé par son Auteur , qu'une fête glorieuse dont se sont réjouis les cieux & la terre.

Je reviendrai encore une fois sur ce voyage. C.
Les

Les Tombeaux de Vérone : drame en cinq actes , par M. Mercier. Neuchatel , Société Typographique , 1782.

CHACUN reprend son bien où il le trouve. Quand Moliere trouvoit une bonne scene de comédie dans *Cyrano de Bergerac* , il se l'approprioit sans façon. De même , quand M. Mercier trouve dans *Shakespeare* un bon sujet du drame , il se l'approprie , & nous dit que ce sujet-là semble lui appartenir spécialement : mais il y met plus de façon que Moliere ; il change le plan ; il imagine un nouveau caractère ; il invente un autre dénouement :

Refaire le *Roméo & Juliette* de *Shakespeare* ! L'entreprise est certes hardie. M. Ducis a essayé d'en faire une tragédie régulière en vers : je conçois cela ; mais qu'on en fasse un drame en prose , je ne le conçois pas.

Voltaire a réparé à neuf la vieille *Sophonisbe* de *Mairet* ; & *Marmontel* a recrépi de *Vincelas* de *Rotrou* : je conçois cela ; mais qu'on traite *Shakespeare* comme *Mairet* & *Rotrou* , je ne le conçois pas.

Et qui le fait ? Un de ses diviniseurs.

Pour moi , j'aurais respectueusement suivi pas à pas la marche de *Shakespeare* ; je n'aurais fait qu'élaguer , & sur-tout je me serais gardé de toucher au

Septembre 1782.

B

dénouement , au plus saisissant de tous les dénouemens possibles.

Quant à la morale , cette piece est encore consacrée à préconiser l'amour. . . J'en veux au caractère du docteur Benvoglio , de la nouveauté duquel l'auteur paraît s'applaudir , & qui , selon moi , n'est neuf que parce qu'il est étrange.

C'est un médecin naturaliste , qui a la confiance des deux maisons ennemies de Capulet & de Montaigu. Juliette est la fille de ses soins ; il a élevé son enfance ; il l'aime tendrement , mais d'une amitié pure & sainte , qu'il assure être fort au-dessus de la faible conception des mortels ; (ce qui , en termes un peu moins pompeux , signifie qu'on n'y comprend rien) & Roméo lui est plus cher qu'un frere.

Il a favorisé leur union ; il la protège. Et c'est par principes. . . « D'autres me condamneront , dit-il ; mais j'aurai accompli à la face de la nature , modele éternel des loix , ce que le ciel autorise & ordonne. . . » N'y aurait-il point de l'emphase dans ce sublime langage ?

Vous comprenez , sans que je le dise , que notre docteur est philosophe. *La contemplation des merveilles créées* l'a (je ne fais comment) pénétré de mépris pour les institutions bizarres & cruelles , que les hommes ont forgées dans leur insigne folie , au nombre desquelles il met le joug constant & déraisonnable que les loix & les mœurs imposent à un sexe

qui fait l'ornement de la terre , & dont une injuste oppression terrasse l'aimable génie. . . Si c'est l'étude approfondie de l'histoire naturelle qui a conduit le docteur à ces conclusions , il faut que son cerveau soit bien singulièrement organisé ! . . . Et en ce cas cette étude serait fort dangereuse ; il faudrait l'interdire.

Benvoglio déclare donc sans détour que l'amour est son dieu ; que l'amour est un sentiment plein de raison , une passion vraiment céleste , ce qu'il y a de meilleur ici-bas ; qu'il s'est dévoué à son service & à son culte ; qu'il est le frere & le défenseur zélé de tous les êtres sacrés qui ressentent ses flammes divines , sans s'embarrasser le moins du monde des reproches & de l'autorité des peres , des institutions humaines , des profanes clameurs du préjugé. . . Quel enthousiasme ! quelle fougue ! quelle fièvre chaude ! . . . On est tenté d'interrompre cet impétueux vieillard , & de lui crier aux oreilles , comme le bon homme Jourdain : *eh , monsieur le philosophe ! . . . monsieur le philosophe ! . . .*

Il a pourtant passé l'âge des passions : mais il a su aimer , & il conserve un doux & religieux souvenir des augustes bienfaits de l'amour. . . *Augustes ! . . .* Quarante ans plus tôt , il aurait aspiré à la main de Juliette : glacé par l'âge , il a mis son bonheur à la donner à Roméo.

Que vous semble de ce médecin ? . . . J'aime bien mieux le sage Elin dans le charmant conte oriental

d'*Abdallah & Balsore*, que Vieland a si bien traité ; & que vous trouverez à la fin du second volume de la traduction des poésies de Haller.

Juliette répond fort tendrement à cette tendre amitié, pour laquelle elle dit qu'elle doit plus d'actions de grâces au ciel que pour Roméo lui-même. . . Est-ce bien là le langage d'une amante ?

Observez que la scène où se fait tout cet étalage, & qui n'a que quatorze pages, se passe dans un moment où Juliette au désespoir vient de résister aux prières & aux caresses de sa mère. Et c'est alors que son verbeux ami vient lui déclamer toutes ces belles tirades.

Franchement, l'*à-propos* n'est pas le mérite des pièces de M. Mercier : il est assez rare que les personnages disent ce qu'ils devraient dire, quand ils devraient le dire, & comme ils devraient le dire. Quelquefois même, se mettant peu en peine de se répondre exactement les uns aux autres, ils vont chacun leur train, & disent chacun de leur côté de fort belles choses qui restent sans réplique. Ces conversations ressemblent assez à une dispute littéraire entre deux champions qui, ayant l'un & l'autre beaucoup de phrases & de raisons à dire en grande hâte, portent plus de coups qu'ils n'en parent, & s'entr'accablent d'un déluge de paroles : pourvu qu'ils parlent, qu'ils disent tout ce qu'ils ont à dire, ils sont contents. Ils périssent au lieu de converser.

Prenons pour exemple du dialogue de M. Mercier la page suivante d'une scène entre Juliette & Roméo. Celui-ci, prêt à s'exiler de Vérone, dit à son amante : « que de fois dans mes *adversités*, votre nom fera dans ma bouche, ô ma chère Juliette !

JULIETTE. Arrête, Roméo, ne répète pas si souvent mon nom.

ROMÉO. Pourquoi, ma bien-aimée ?

JUL. Je ne puis soutenir l'émotion que tu me causes en le prononçant.

ROM. O ma Juliette ! la mort seule nous séparera.

JUL. La mort ! . . . Quel mot avez-vous prononcé ? . . . Oui, ce sera peut-être la mort qui nous réunira . . . Ah, qu'elle me frappe avant vous ! . . . Mais pourquoi ces lugubres idées ?

ROM. On ne saurait s'aimer, ma Juliette, sans envisager le terme inévitable où tout finit. La crainte de perdre le bonheur rapproche l'image du cercueil ; & cette idée rend les larmes que versent les amans, plus attendrissantes & plus délicieuses. Mais non : ce charme profond qui pénètre nos âmes ne saurait s'éteindre ; il est immortel comme elles : cette flamme pure échappe au trépas. »

Tout ce dialogue me paraît, comme le style de Sénèque, un fable sans chaux. Il est vrai que ce sont des amans qui parlent ; mais dans Racine, il me semble que les entretiens des amans ont plus de suite & de liaison, sans en être moins touchans.

Si *les Tombeaux de Vérone* n'étaient pas un drame ; si c'était une tragédie , j'y reprendrais quelques expressions que j'ai le malheur de trouver fort étranges ; comme celle-ci de Juliette en parlant du jour où elle épousa Roméo : *sa noble main pressée , confondue dans la miennne*. Cette main *confondue* me semble bien extraordinaire : ce n'est pas là le style de Racine ; mais aussi c'est un tout autre genre.

Même critique de l'exposition du sujet que dans *Zoé*.

Je trouve de plus que le rôle du père de Juliette est trop faible. De l'impérieux & dur Capulet M. Mercier en a fait un père ordinaire , qui veut être obéi , mais qui raisonne avec sa fille , qui répond à ses objections , qui , lorsqu'elle lui reproche d'être inflexible , répond sans colère , *je le dois*. Ce n'est point là le Capulet de Shakespeare. Et si le dramatisse Français nous dit que son plan exigeait ce changement , nous lui repliquerons que c'est un grand défaut dans son plan.

Le dénouement du drame est heureux. Touchés de l'amour mutuel de leurs enfans , les pères se réconcilient au milieu des tombeaux de leurs ancêtres , où ils s'étaient rendus dans le dessein de s'entr'égorger. Benvoglio les préche & les convertit. *Pardonnez , grand Dieu , s'écrie Capulet , les excès des Capulets !* . . Et Montaigu s'écrie à son tour : *Pardonnez , grand Dieu , les excès des Montaigus !*

Cela est beau, imposant, majestueux. . . Mais pour qui me prend-on ? Ce n'est pas à moi qu'on fera croire de pareils contes. Ne fais-je pas bien que Roméo, croyant Juliette morte, s'empoisonna ; que lorsque son amante revint à elle, il se désespéra de sa précipitation ; qu'il expira dans les convulsions les plus effrayantes ; & que l'infortunée Juliette, témoin de cette scène déchirante, se tua sur son corps défiguré ?

Sérieusement, quand un grand poète (un Shakespeare, un Racine, un Corneille) a traité un sujet quelconque, il n'est plus permis, en le traitant après lui, de changer la catastrophe. Elle est devenue comme une vérité historique ; & si l'on s'en écarte, le lecteur est désorienté ; on ne fait aucune impression sur lui. Que penserait-on d'une *Andromaque* qui se terminerait par le mariage de Pyrrhus avec la veuve d'Hector ?

Après une critique aussi franche, aussi peu ménagée, il faudrait être bien injuste pour ne pas reconnaître qu'il y a dans ce drame des détails très-agréables, & en assez grand nombre.

Mais d'où que cela vienne, (& je pourrais au besoin en alléguer les raisons) il ne m'a point ému ; tandis qu'à peine encore puis-je me rappeler sans frémir le dernier acte, l'incomparable dernière scène du tragique Shakespeare. Quel mélange de terreur & de pitié ! Comme tout y est à la fois sombre &

touchant ! Comme les vives expressions d'un amour sans bornes y adoucissent l'horreur du désespoir , & font couler des larmes délicieuses , que retenait le frissonnement de l'effroi , & qui soulagent le cœur angoissé ! . . .

Oh , je m'en tiens à Shakespeare ! . . . « Là , comme parle Thompson des vastes régions désertes de l'Inde , là , loin des faibles imitations de l'art , la majestueuse nature demeure dans une retraite auguste . . . » Et quel autre a pénétré ce sanctuaire ? C.



*L'Habitant de la Guadeloupe : comédie en trois actes ,
par M. Mercier. Neuchatel , Société Typographique ,
1782.*

C'EST encore un drame , ne vous y trompez pas , que cette comédie soi-disante ; mais c'est un drame comique. Il est précisément aux comédies de Molière , ce que *Zoé* est aux tragédies de Racine : d'où un géomètre conclura , s'il veut , que le produit d'un drame comique de M. Mercier , multiplié par une tragédie de Racine , est égal à celui d'un drame tragique de M. Mercier , multiplié par une comédie de Molière. (a)

(a) *Voilà une bien mauvaise plaisanterie ! cela est d'un goût détestable ! . . . Peut-être une fois répondrai-je à ces critiques , dont je suis tout aussi ennuyé que mes*

J'ai lu ce troisieme drame avec plus de plaisir que les deux précédens. Il m'a paru bien fait , & la morale en est excellente.

En voici le sujet.

Vanglenne , après avoir passé sa jeunesse dans la dissipation , est parti pour les Indes. Il a changé de nom , s'est établi à la Guadeloupe , y a fait une fortune immense , & depuis plus de vingt ans n'a donné de ses nouvelles à personne.

Son plus proche parent est un cousin - germain , nommé Dortigni , enfoncé dans la finance , n'effimant que l'argent , & faisant fort peu de cas de tout l'esprit du monde , s'il ne sert pas à en gagner. Une femme , encore plus avare que lui , le confirme dans ces sentimens intéressés. Les entretiens de ces deux époux ne roulent que sur la dépense , l'épargne & le profit.

Ils ont une sœur , madame Milville , veuve & chargée de deux enfans , qui n'a d'autre mérite que des agrémens , des vertus , & cet esprit si peu desirable , qui n'enrichit pas , qui ne donne pas même de quoi vivre. Elle est pauvre , en un mot ; & par conséquent son frere & sa belle-sœur la négligent , la repoussent , ne l'assistent point , ne la voient point , savent à peine

déliçats censeurs peuvent être impatientés de mon manque de goût. En attendant , je leur déclare que je fais très-bien , quand ils m'accuseront d'en manquer , que mon péché est volontaire , réfléchi ; que je ne peche en cela que par principes , erronés peut-être ; mais je ne le crois pas.

à elle est en vie. Elle subsiste du travail de ses mains.

L'habitant de la Guadeloupe est un homme singulier, qui, avant que de faire part de ses biens à ses parens d'Europe, s'avise de vouloir mettre leur caractère à l'épreuve. Pour se présenter chez Dortigni, il prend la livrée de l'indigence ; il en contrefait à merveille le ton désastreux, l'humble & timide importunité. Vous devinez la réception qu'on lui fait : c'est un pauvre ! & de plus c'est un homme qui sollicite des secours, un homme qui vient être à charge. On a peine à reconnaître ce parent incommode ; on le rudoie ; on lui reproche les torts légers de sa jeunesse ; on cherche à se débarrasser de lui par de vagues promesses de service, faites avec tant d'indifférence qu'on ne daigne pas seulement s'informer de sa demeure ; on ne peut rien faire pour lui, rien du tout ; car *est-ce qu'on a de la fortune à Paris ?* Enfin, après lui avoir parlé avec humeur, on l'éconduit de la manière la plus malhonnête, la plus méprisante, la plus humiliante ; & la porte du riche se ferme aussi-tôt sur le pauvre.

Il est rencontré en sortant, par un agent de change qui le connaît, & qui apprend à ses indignes parens quel est l'homme qu'ils viennent d'éconduire. Les voilà stupéfaits & confus : grande querelle entr'eux ; ils se reprochent séchement l'un à l'autre leur avarice sordide & leur impertinence : ce qui est très-naturel & très-comique. Puis, on s'occupe des moyens d'appaïser le cousin aux millions.

Cependant il s'est présenté chez Mad. Milville, qui l'a reçu, accueilli en lui avec un empressement obligeant le neveu chéri de son pere. Il a partagé son simple déjeuner ; il a joui de l'intérêt vrai qu'elle a pris à ses malheurs prétendus ; il a reçu d'elle avec le plus profond attendrissement un double louis, offrande de l'économie à la charité. Touché jusqu'aux larmes, il s'écrie qu'il gardera toute sa vie cette pièce précieuse, & fait accepter à la généreuse veuve un porte-feuille où est en papiers une bonne partie de sa fortune.

Mais autant il trouve de plaisir à récompenser ainsi le mérite, autant il est décidé à mortifier l'orgueil & l'arrogance des Dortigni. Et ce n'est pas vengeance ; c'est justice. . . « Puisque les loix, dit-il, ne savent pas punir de certains vices, c'est à l'homme ferme que la société en remet la vengeance ; il doit l'exercer en juste appréciateur, sans haine ni colere, & suppléer ainsi à l'imperfection ou à l'oubli des loix. Tout homme vertueux a son code particulier pour repousser & flétrir les procédés que le méchant & le lâche croient pouvoir se permettre sans danger. . . » Ce système de morale est fort de mon goût. . . Mad. Milville intercede en vain : il veut rendre justice.

Une visite inattendue que fait Mad. Dortigni à sa belle-sœur, annonce sa détresse. Excuses, prévenances, caresses affectueuses, offres empressées de service, protestations d'attachement, rien n'est épargné :

à tout prix, elle veut la mettre dans ses intérêts.

Quand elle apprend l'accueil que Vanglenne a reçu : *ah, vous l'avez donc deviné?* s'écrie-t-elle. *Cela fait honneur à votre sagacité.* Car quel autre motif supposerait une Mad. Dortigni à cette bonne réception? . . . Et quand elle voit dans le porte-feuille des effets pour plus de six cents mille livres, quelle douloureuse surprise! que de regrets! . . . *Comment! il vous a donné cela pour une tasse de café? Cela est incroyable! . . . J'avais pris malheureusement mon chocolat. . .* Mais aussi quel original, quel drôle de corps que ce cousin! Comme il surprend les gens! Le tour est facétieux, plaisant au possible, mais malin & d'une singularité choquante. Que ne s'annonçait-il comme un homme à qui l'on doit de certains égards? on les aurait eus. Pourquoi ce déguisement indécent, cette tromperie répréhensible? Qu'en peut-on s'il est venu dans un de ces momens d'humeur, auxquels on est si sujet dans le monde? . . . Quant à ses dons, Mad. Milville, à son âge, ne saurait les conserver décemment : *le monde jaserait; il faut si peu de chose pour ternir la réputation d'une veuve encore jeune!* . . . Il convient même que cela soit ignoré. . . Au reste, on ne doit pas trop compter sur ces esprits capricieux, dont la bizarrerie approche fort de l'extravagance complète.

Tous ces propos n'empêchent pas que Mad. Milville ne promette de faire tous ses efforts pour en-

gager Vanglenne à tout oublier. Elle l'entreprend en effet ; mais il est inflexible.

L'agent de change, par lequel il a été reconnu, veut aussi se mêler de la réconciliation. (*a*) Il convient qu'ils ont eu *quelque tort* ; mais comme *ce sont au fond d'honnêtes personnes, fort affables*, dont il a lieu, lui personnellement, d'être satisfait, on peut bien leur pardonner de l'inattention, des distractions, *quelques petites inadvertances... Inadvertances*, répète Vanglenne. . . Et puis, ce sont des gens à ménager ; on ne fait ce qui peut arriver. . . (*b*) Et M. l'ambassadeur termine sa harangue en proposant à Vanglenne une excellente affaire : car on revient toujours à son métier.

Enfin, Dortigni & sa femme viennent eux-mêmes ; & Vanglenne a sa revanche. Ils veulent d'abord s'excuser gaiement, & son ton sévère les déconcerte ; ils veulent le prendre sur un ton plus sérieux, & il ne leur répond rien : il leur rend tous leurs insultans dédains ; il les écrase de son mépris.

Et comme ils se mettent à faire de grandes protestations de leur sincère attachement pour leur sœur, il

(*a*) J'ai toujours observé, en pareil cas, que chacun s'entremet obligeamment, sans y avoir de vocation, & veut concourir à cette bonne œuvre, sans connaissance de cause. . . Eh ! que chacun se mêle de ses propres affaires.

(*b*) Vil motif, toujours adroitement insinué par les réconciliateurs.

fait à cette sœur en leur présence une entière donation de ses biens ; & ensuite , pour la rendre plus solide , il lui offre la main qu'elle accepte. On s'y attendait.

Mad. Dortigni s'évanouit : il y a de quoi. On l'emporte , son mari la suit , & la toile tombe.

Félicitons M. Mercier d'avoir trouvé le secret heureux de faire faire par Vanglenne , qui est le héros de la pièce , une sortie contre *les feuillistes , les sollicitaires , les scholastes , les périodistes , les journalistes , les juges*. . . Cela soulage. (a) Et puis encore une petite sortie contre les vers français , que Vanglenne n'aime pas trop , qui l'endorment. . . Apparemment que cet *habitant de la Guadeloupe* n'a pas le talent de la versification.

Le fond de cette pièce a été pris dans un roman anglais , intitulé *Miss Sidney Bidolph*. Mais le fond d'une pièce de théâtre n'est rien : distribuer le sujet avec intelligence , en tirer de bonnes scènes , achever l'ébauche du romancier ; voilà le difficile & l'essentiel. Et voilà , selon nous , ce qu'a fait avec succès M. Mercier.

(a) Vanglenne dit que pour soi-même chacun est juge suprême , & qu'il ne veut pas être comme cet écolier qui demandait à son gouverneur à la promenade : *monseigneur , dites-moi , ai-je bien du plaisir ?* . . . Fort bien ! . . . Mais si le jeune homme eût demandé : *mon plaisir est-il raisonnable ?* qu'y aurait-il de si absurde dans cette question ? Je la trouverais , moi , fort sensée.

On pourrait désirer que la marche de l'action fût un peu plus rapide, & que certaines scènes fussent un peu moins longues.

Ce que je critiquerais le plus vivement, ce sont quelques mots épars, qui m'ont paru infectés de ce *sentiment marié*, si fort à la mode aujourd'hui & si fort insupportable. Vanglène, par exemple, dit en signant le contrat : notre hôtel n'en fera plus qu'un.

MAD. MILVILLE, *avec sentiment*. Ainsi que nos cœurs. . . »

Cette excellente femme répond ailleurs sur un ton à peu près semblable à une suivante amie, qui lui dit : « votre belle-sœur vous traite avec un mépris qui me met contr'elle la haine dans le cœur. »

MAD. MILVILLE. « Point de haine, ma chère Brigitte ! . . . C'est un sentiment trop pénible à l'ame qui le nourrit. »

Ces choses-là sont assurément fort édifiantes ; mais je ne puis les souffrir : j'ai pour elles la même aversion que quelques personnes délicates ont pour certaines odeurs fades qui leur font défaillir le cœur.

C'est ainsi encore que, dans les *Tombeaux de Vérone*, Juliette demande à Laure, sa compagne & sa confidente, qui vient de lui parler de la haine héréditaire des Capulets & des Montaigus : *Qu'est-ce que la haine ? Laure ! . . .* Quelqu'un pourra trouver cette douceuse question plus niaise que naïve :

pour moi , ce que je lui reproche sur-tout , c'est d'être précieuse.

Ah , s'il renaissait un Moliere ! . . . combien les *Précieuses ridicules* du dix-huitieme siecle seraient bonnes à mettre sur la scène avec toute leur morale , leur indulgente , leur tolérante , leur bienfaisante morale & leur *sensibilité* ! . . . meilleures encore peut-être que celles du siecle passé :

*Ætas parentum , pejor avis , tulit
Nos nequiores . . .*

Ce qui signifie (puisqu'on veut que je traduise le latin) que les filles sont pires que leurs meres.

Et la question de Juliette serait digne de trouver place dans cette piece.

Mais , hélas ! il n'est plus de Moliere. C.



THÉÂTRES,

THÉÂTRES.

COMÉDIE FRANÇAISE.

HENRIETTE. Drame en trois actes. Suite.

ACTE II. LE théâtre représente le camp. La comtesse déguisée en homme arrive avec Mikail , son fidele valet. Elle ne fait pas encore bien ce qu'elle veut faire ; mais la crainte d'être prise pour un espion , lui fait prendre la résolution de s'engager. Mikail a servi autrefois ; avant d'appartenir au général Kaifmer , il a même eu le bonheur de recevoir un coup de feu qui lui était adressé : ce qui , comme on pense bien , redouble son attachement pour la famille ; après quelques objections , il consent à prendre parti dans les troupes avec sa maîtresse. On se doute bien que la proposition de deux hommes de bonne volonté n'est point rejetée. Ils signent l'engagement : Mikail , sous le nom de *Va-de-bon-cœur* , & Henriette , comme son neveu , sous celui de *Sans-regret*. Les soldats les emmènent l'un & l'autre pour les présenter au capitaine. Le commandeur Stelheim , accompagné de quelques officiers qui le félicitent sur son retour , vient ensuite occuper la

Septembre 1782.

G

scène. Ceci donne le tems aux deux nouveaux soldats de s'habiller, & bientôt on voit la comtesse en uniforme monter la garde au fond du théâtre ; elle est à portée de tout voir, mais ne peut rien entendre.

Survient Mad. Raindorf, sœur de Stelheim. Les officiers se retirent ; & le commandeur, resté seul avec sa sœur, l'entretient de sa passion pour la comtesse : ne pouvant l'en détourner, elle lui promet de lever tous les obstacles. « Mon époux ne me laisse point d'espoir de lui donner des héritiers ; il t'aime presque autant que moi : ses biens sont immenses, & je suis sûre de le décider à te les assurer en faveur de ce mariage ; c'est aussi lui qui se jettera aux pieds du roi pour obtenir la nullité de tes vœux, &c. » Dans le transport de sa reconnaissance, Stelheim se jette aux genoux de sa sœur, lui prend les mains, & les lui baise à *plusieurs reprises*. La comtesse, qui monte la garde à dix pas de là, qui a tout vu, mais n'a dû rien entendre, & dont la jalousie s'est accrûe par degrés, ne pouvant soutenir ce spectacle, jette son fusil *avec colere*, & sort *d'un air indigné*. Cela veut dire en français qu'elle déserte ; car on se doute bien que le camp est tout proche d'un pays ennemi, qu'il n'y a qu'un chemin à traverser pour mériter de perdre la vie. On sonne aussi-tôt l'alarme, & le commandeur se retire avec Mad. de Raindorf, tant pour continuer leur conversation dans un lieu plus tran-

quille , que pour terminer le second acte.

ACTE III. On s' imagine facilement que le déserteur n'a pas tardé à être arrêté. Deux cavaliers de maréchaussée l' amènent enchaîné. On le met au piquet , pendant que le conseil de guerre s' assemble. La comtesse supporte son malheur avec courage. Plaintes triviales & déplacées de ses camarades. La comtesse écrit une lettre à Stelheim , *la ploie & la met dans son sein*. On vient la chercher pour la conduire au conseil de guerre. Arrivée du général Kaifmer , inquiet du sort de sa fille , sur-tout depuis que la baronne lui a écrit qu' Henriette , au lieu de la suivre , l' avait quittée à une lieue du château. Ses soupçons tombent sur le commandeur ; & ils sont d' autant mieux fondés , que dans la lettre de la baronne au général , était un billet écrit à celle-ci par Henriette , & dans lequel cette malheureuse amante avoue à son amie qu' elle s' attache aux pas de Stelheim. Le commandeur , qui n' est point coupable , essaie de se justifier. Cette scène , la seule de ce drame applaudie à la représentation , prouve , lorsqu' on la lit , qu' elle ne pouvait l' être que là ; graces au talent des sieurs Brizard & Molé , qui y ont déployé beaucoup d' énergie & une grande sensibilité. Les deux généraux sortent pour chercher Henriette. Celle-ci , ramenée sur le théâtre au sortir du conseil de guerre , demande pour dernière grace qu' on remette sa lettre au commandeur. On le lui promet ;

& on l'emmene. Mikail apprend que son camarade a déserter : il sort dans le plus grand désordre , à peu près comme Saint - Germain , au cinquieme acte de *Déformes*. Retour du général & du commandeur , dont les recherches ont été vaines. On remet à ce dernier la lettre d'Henriette ; *il pousse un cri lamentable après l'avoir lue , sort , & laisse la lettre entre les mains de Kaïfmer* , un peu surpris de cette brusque incartade. Lecture de la lettre qui contient les motifs de la désertion. Un officier vient ensuite compter au général comment Stelheim a sauvé la vie à la comtesse qu'on était sur le point d'exécuter , &c. Tous les acteurs reviennent sur la scene. Après quelques difficultés , Kaïfmer pardonne , le commandeur épouse , & , au public près , tout le monde est content.

Que pourrions-nous ajouter à cet extrait ? Il n'est aucun de nos lecteurs qui n'ait déjà fait les réflexions que nous pourrions leur présenter ; & ce serait abuser de leurs momens que de les entretenir plus long-tems d'un pareil ouvrage.

Par M. G. D. L. R.

N. B. Tout ce qui est imprimé dans cet extrait en lettres italiques ou avec des guillemets , est copié mot à mot sur la piece imprimée.

*Lettre à M. G. D. L. R. un des auteurs du Journal
Helvétique.*

La critique est aisée, mais l'art est difficile.

IL me semble, monsieur, que la critique que vous avez faite de *Tancrede*, dans votre numéro du mois d'avril, n'est pas fondée; il suffit de relire cette belle tragédie pour s'en convaincre. Permettez, monsieur, que je vous adresse à ce sujet quelques observations.

Vous dites que tout le monde convient que c'est un ouvrage romanesque, rempli d'invéraisemblances. Je vous demanderai d'abord en quoi vous le trouvez romanesque? Est-ce parce qu'il peint l'esprit & les mœurs de la chevalerie? En ce cas vous pourriez tout aussi bien reprocher à l'*Orphelin de la Chine* de peindre l'esprit & les mœurs des Tartares & des Chinois; à *Brutus*, *Catilina* & *Jules - César*, de peindre le caractère des Romains.

Vous trouvez cette pièce remplie d'invéraisemblances. Par exemple, dites-vous, *il est impossible que Tancrede ne soit pas reconnu des chevaliers*: ne vous êtes-vous donc pas aperçu qu'Orbassan dit, acte I, s. I:

Tancrede, un rejeton de ce sang dangereux,
Des murs de Syracuse éloigné dès l'enfance,
A servi, nous dit-on, les Césars de Byzance.

C iij

Or, si Tancrede est sorti de Syracuse pendant son absence, il ne peut pas, quand il revient, être reconnu par les chevaliers, ni les reconnaître. Bien plus, son armure doit encore servir à le rendre inconnu, puisqu'il dit, acte III, scene I :

Que mes armes sans faste, emblème des douleurs,
 Telles que je les porte au milieu des batailles,
 Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs,
 Soient attachés sans pompe à ces tristes murailles.

Tancrede ne pouvait pas non plus être reconnu d'Argire ni le connaître, parce que celui-ci n'alla pas à Byzance lorsque son épouse & sa fille y furent, comme on le voit par ce que dit Aménaïde, acte I, scene IV.

Je n'oublierai jamais que la guerre civile
 Dans vos propres foyers vous priva d'un asyle ;
 Que ma mere à regret évitant le danger,
 Chercha loin de nos murs un rivage étranger ;
Que des bras paternels avec elle arrachée, (a)
 J'ai partagé long-tems les maux qu'elle a soufferts.

Si Tancrede portait la visière de son casque baissée quand il est en présence des chevaliers (ainsi que vous le conseillez) ce ferait, suivant moi, une faute ; car comment voudriez-vous qu'Aménaïde le reconnût, acte III, scene VI ? Vous voyez, monsieur,

(a) *A ses tristes destins dans Byzance attachée.*

Ce vers doit aller entre les deux derniers.

que tout le monde ne convient pas que cette pièce est remplie d'invéraisemblances, & que tout le monde aurait grand tort d'en convenir.

Vous trouvez le rôle d'Argire *faible & inconséquent*. Je ne fais pas où vous voyez l'inconséquence de ce rôle; mais quant à la faiblesse, en quoi consiste-t-elle? est-ce dans les vers? Si vous en trouvez de faibles, vous me ferez plaisir de me les montrer. Est-ce dans le caractère? Trouvez-vous que M. de Voltaire n'a pas fait parler & agir assez fortement un vieillard déjà affaibli par l'âge? Auriez-vous voulu que, comme Brutus condamna son fils à mort, Argire eût condamné sa fille? C'eût été, à mon avis, manquer le caractère d'un vieillard qui ne peut pas avoir cette force d'ame dont est capable un ancien Romain: d'ailleurs, croyez-moi, monsieur, rappelons-nous de ce qu'a dit J. J. Rousseau dans sa lettre sur les spectacles, en parlant d'une tragédie de M. de Voltaire, qu'il avait critiquée à tort. *En voulant censurer les écrits de nos maîtres, notre étourderie nous y fait relever mille fautes qui sont des beautés pour des gens de jugement.*

Il me reste à vous parler des vers croisés. J'avoue que je ne conseillerais à personne actuellement d'employer ce genre d'écrire dans la tragédie; mais c'est parce qu'il n'appartient pas aux écoliers de faire tout ce que leurs maîtres font; c'est parce que nous n'a-

Vous plus une plume capable de rendre intéressante cette sorte de poésie. Examinez , monsieur , cette tragédie avec un œil impartial , & je suis persuadé que vous ne trouverez plus ces vers infoutenables , mais de la plus grande beauté.

Vous vous étonnez de ce que les comédiens ont dépensé pour cette pièce vingt-deux mille livres , & de ce qu'ils ne veulent pas hasarder mille écus pour la tragédie d'un jeune auteur. En vérité , pouvez-vous comparer de bonne-foi un jeune auteur à M. de Voltaire ? Il me semble , monsieur , que la mauvaise humeur où vous étiez contre la dame Vestris a un peu influé sur le jugement que vous avez porté de la pièce.

Je n'ajouterai plus qu'un mot , c'est que M. C. (l'un des auteurs de ce Journal) homme d'esprit & de talent , mais qui me paraît un peu prévenu contre M. de Voltaire , critique avec raison ce vers dans le numéro du mois d'octobre 1781 , page 24.

Mourante pour lui seul , je mourrais consolée.

Mais il a tort de l'attribuer à M. de Voltaire ; car ce vers ne fut jamais de lui. On trouve dans *Tancrede* , acte IV , scène V :

Hélas ! mourant pour lui , je mourrai consolée.

Ce qui , comme vous voyez , est fort différent.

Eh , messieurs , quand cesserez-vous de critiquer mal - à - propos un grand homme , parce qu'il est mort ? car s'il était vivant , vous ne l'oseriez pas.

Je suis, &c.

J. P. V. B.

Note du rédacteur sur la lettre précédente.

NOUS ne pouvons pas donner une plus grande preuve de notre impartialité qu'en imprimant la lettre que l'on vient de lire. Nous remercions M. J. P. V. B. de ses observations , & nous en profiterons lorsque l'occasion de parler de *Tancrede* se représentera dans ce Journal ; mais nous le prions de ne pas croire si facilement à notre lâcheté sans nous connaître , & d'être persuadé que , du vivant de M. de Voltaire que nous n'avons jamais *craint* , nous avons écrit sur le compte de cet homme célèbre des choses qui prouveraient à M. J. P. V. B. qu'il est plus facile de nous convaincre que de nous intimider.



LE FLATTEUR, comédie en cinq actes, & en vers libres, représentée pour la première fois sur le théâtre de la nation le vendredi 15 février 1782, par M. Delantier. Prix 30 sous. Paris, Duchesne, Vente, Lejay & Dessenne, 1782, in-8°. de 136 pages.

NOUS ne craignons pas de dire qu'on n'a pas rendu justice à cet ouvrage, & que, représenté devant un public convaincu des difficultés de l'art dramatique, il eût obtenu un grand succès. A travers les longueurs qui ont excité des murmures à la première représentation, les spectateurs éclairés (& c'est malheureusement toujours le plus petit nombre) ont reconnu un talent fait pour être vivement encouragé: ils ont vu des caractères bien soutenus, une intrigue filée avec art, des détails heureux, & ce qu'on ne voit guère dans les comédies modernes, de la gaieté. Point de tirades à prétention, point de ces bluettes d'esprit aujourd'hui si communes; un style simple, un dialogue vif, animé; des situations neuves, & en général une connaissance du théâtre, rare dans un jeune homme. Qu'est-ce donc qui a empêché cette production estimable d'obtenir tout le succès qu'elle mérite? Nous osons le dire, le goût du public qui s'éloigne de jour en jour de la bonne

comédie, & ne fait plus en connaître le ton. Les spectacles des Boulevards, contre lesquels nous ne cesserons de nous élever, ont achevé de corrompre les mœurs du peuple, & de gâter l'esprit des honnêtes gens. Tout ce qui est fin & délicat doit glisser naturellement sur des spectateurs blasés, auprès de qui la bouffonnerie a remplacé le comique, & qui tient beaucoup plus à *Jérôme Pointu* qu'au *Bourgeois gentilhomme*.

Puissent ces réflexions consoler M. Delantier de l'injustice du parterre ! Qu'il ne se décourage pas. Les gens de lettres lui ont prédit des succès dans la carrière dramatique, & nous le croyons réellement appelé à ce genre. On va voir par l'extrait que nous allons présenter de sa comédie, si nos éloges sont exagérés.

ACTE I. M. Richard, riche financier, logé chez lui Dolcy, homme souple, insinuant, dont il est tellement engoué qu'il voudrait lui faire épouser la fille de M. Melcœur, mari de sa niece. Celui-ci est d'un caractère austère, franc, & forme un heureux contraste avec le flatteur. Il ne peut dissimuler à Richard son éloignement pour un pareil mariage. Cette scène est interrompue par Dubois, valet de Dolcy, chargé d'apporter à M. Richard une lettre de son maître. Ce valet intelligent se trompe à dessein, & remet au financier une lettre de Dolcy à un de ses amis, dans laquelle il fait de M. Richard le plus grand

éloge. Melcœur n'est pas la dupe de cette feinte méprise ; mais on pense bien que M. Richard redouble d'attachement pour le flatteur , & presse Melcœur de lui donner sa fille. Il y consent enfin , si Sophie veut y donner son aveu. Scene entre Melcœur & Sophie ; il lui parle de ce mariage sans nommer Dolcy : ce qui fait un quiproquo , parce que la jeune personne , qui a un amant , croit que c'est de lui dont il est question. Elle fait confidence de sa conjecture à Rosette , sa femme-de-chambre , qui a ses raisons pour n'être pas aussi crédule. Saint - Firmin vient lui-même faire part à sa maîtresse de la mauvaise réception que lui a faite Mad. Melcœur , ce qui ne les dispose pas à en dire du bien. La soubrette alors s'étend avec complaisance sur les défauts de la mere de sa maîtresse , & sur-tout sur la curiosité qui lui fait souvent écouter aux portes. Le plaisant de cette scene , c'est que Mad. Melcœur elle-même ne perd pas un mot de cette conversation , & justifie par-là son caractère annoncé. Ce trait est fort heureux , & a beaucoup réussi : Rosette se retire toute confuse , & Saint - Firmin ne tarde pas à la suivre. Mad. Melcœur laisse entrevoir à Sophie qu'elle lui destine un parti , & lui défend de songer à son amant. Dubois , valet de Dolcy , reparait avec un M. Germain , qui joue un grand rôle dans la piece. Ce M. Germain est un bijoutier , à qui Dolcy doit vingt mille livres , pour le paiement desquelles il y

a déjà sentence. Il imagine de faire passer ce marchand pour un bel-esprit, de le présenter sous ce titre à Richard, & de lui faire obtenir par ce moyen un emploi qui l'acquittera de sa dette. C'est ce que nous apprenons de l'entretien de Dubois & de Germain, qui termine le premier acte.

ACTE II. Dolcy, tant annoncé dans l'acte précédent, paraît avec Mad. Melcœur, qui, séduite par ses manières, consent à lui donner sa fille, & desire fort que ce soit le projet de M. Richard. Dolcy, resté seul avec Dubois & Labrie, valet du financier, flatte ce domestique; & lorsque Dubois lui marque son étonnement, il répond:

Qui veut dans ses projets marcher solidement,
Doit même caresser le sot qui l'importune :
Souvent le plus faible instrument
Peut arrêter le vol de la fortune ,
Ou nous faire au sommet monter rapidement.

C'est par une suite de ces principes qu'il explique à Dubois le motif de sa conduite : ce qui amène cette belle tirade.

La flatterie est la reine du monde :
Elle enchaîne les grands, calme l'enfant qui gronde,
Défame l'avarice & séduit la beauté ;
Mals volons au séjour où cette déité
A placé son autel & fixé son empire :
C'est là qu'aux pieds du trône elle répand les fleurs ;

Que l'air est parfumé de ses douces vapeurs :
 Dans ses yeux, sur sa bouche habite le sourire ;
 Là Pradon est Racine, & Midas monseigneur ;
 Là le Crésus obscur achetant sa famille ,
 Descend effrontément d'un héros de Castille ;
 Là l'attrait de l'esprit couvre un vice du cœur ;
 Un prince qui fait lire est traité de grand homme ;
 Et là sur-tout le ministre en faveur
 Efface les héros d'Athenes & de Rome.

Et plus loin :

Ainsi des fots humains, par un culte frivole,
 J'enchaîne tour-à-tour les crédules esprits ;
 Mais si j'atteins le port, sur le rivage assis,
 Je renverse l'autel & méprise l'idole.

Affurément ces vers-là peignent parfaitement le caractère du flatteur, & prouvent que l'auteur l'a saisi sous son véritable jour.

Richard présente Dolcy à Melcœur, & l'on sent que, vis-à-vis un homme de ce caractère, le flatteur n'est pas fort à son aise : ses éloges glissent contre la franchise un peu brusque du père de Sophie, que Dolcy est cependant obligé de ménager : resté seul avec Richard, il lui recommande Germain, comme un bel-esprit qui recherche ses conseils & son appui. Par cette tournure adroite, il dispose les choses heureusement, & sort en chargeant son valet d'avertir Germain lorsqu'il en sera tems.

A C T E III. Sophie annonce à Saint-Firmin les

ordres de sa mere , & l'engage à l'éviter. Elle imagine de mettre Dolcy dans ses intérêts, persuadée que lorsqu'il connaîtra son cœur, il renoncera à ses projets , & s'intéressera même auprès de Mad. de Melcœur pour son rival. Dolcy promet en effet de la servir ; mais il prévoit des obstacles.

Vous connaissez l'humeur de votre mere ;
 Il ne faut pas de front combattre ses projets.
 Je vais y réfléchir : heureux si je pouvais ,
 En me sacrifiant , mériter de vous plaire !

Sophie se retire. Dubois vient annoncer à son maître l'arrivée de Saint-Firmin , qui le cherche pour lui demander une explication. Dolcy persuade à ce jeune homme qu'il s'est cru jusqu'ici aimé de Sophie ; mais qu'il consent à y renoncer , si son cœur n'est pas pour lui. Il s'agit de l'interroger,

Je voudrais cependant, pour mieux lire en son ame ,
 Qu'elle ne vous vit pas . . . Un témoin généralit ,
 Et vous savez que le cœur d'une femme
 Devant un tiers est toujours fort discret.

Il l'engage à se cacher dans un cabinet voisin , d'où il pourra tout entendre , lui faisant promettre de n'en point sortir , quels que soient les aveux de Sophie. L'amant trop crédule consent à tout. Dolcy fait prier Sophie de venir ; lorsqu'elle paraît , il la prend à part , & la conduisant fort loin du cabinet , il lui persuade que sa mere est cachée dedans.

Elle est très-curieuse

Et voudrait pénétrer vos secrets sentimens
Sur Saint-Firmin, sur moi, sur notre mariage,

Et m'a chargé de l'emploi très-fâcheux,
De vous interroger : invisible à vos yeux,
Elle veut écouter ; feignez, craignez l'orage ;
Parlez de Saint-Firmin d'un ton indifférent.

Sophie n'obéit que trop à ce pernicieux conseil ; & lorsqu'elle est retirée, Saint-Firmin qui a eu beaucoup de peine à se contenir, sort désespéré. Afin d'éviter une explication, Dolcy lui persuade de ne la plus revoir, & le jeune homme sort pour écrire à sa maîtresse une lettre de rupture. Cette scène est vraiment comique, & nous osons dire, absolument neuve. Elle a beaucoup réussi, & nous n'en connaissons guère de plus ingénieuses. Germain vient trouver Dolcy qui doit le présenter à Richard. Mad. Melcœur qui survient, lui paraît une femme à ménager, & il lui persuade que Germain a fait des vers pour elle. Embarras de celui-ci, qui, pour s'en tirer, dit :

Que madame est encore une grace ;

Qu'elle a tous les attraits de la déesse Io.

Ce trait, qui n'est peut-être pas dans le genre de la haute comédie, est cependant assez gai, & a fait beaucoup rire. M. & Mad. Melcœur annoncent à Sophie que son mariage avec Dolcy est décidé ; & celle-ci, qui a reçu la lettre outrageante de son amant
qui

qui la croit infidelle , consent à tout , & le devient en effet.

ACTE IV. Saint-Firmin vient se plaindre à Rosette de l'injure de Sophie ; & tout en promettant de ne la plus revoir , il consent à l'aller trouver pour la faire expliquer : ce qui fournit à la soubrette cette réflexion :

Que la raison s'introduit avec peine
Dans la cervelle des amans !

Entrevue de M. Richard & de Germain. Celui-ci est présenté par Dolcy , qui veut le faire passer pour un savant , comme on se le rappelle. C'est de l'embaras & des absurdités de ce marchand que naît le comique de cette scene. Elle est en général fort plaisante , & eût sans doute beaucoup plus réussi , si l'auteur ne s'était pas un peu trop laissé aller , & ne lui avait pas donné plus d'étendue le jour de la première représentation , qu'elle n'en a aujourd'hui.

Si je parlais latin , qui m'entendrait en France ?
Pas même les abbés. . .

En parlant d'Homere :

Cet homme assurément n'était pas Grec pour rien.

Dolcy fait adroitement briller Richard dans cette scene ; enforte que le bon-homme est enchanté de Germain. Une épître dédicatoire de ce dernier acheve de lui tourner la tête , malgré les réflexions de Melcœur qui se plaint d'ouïr telle sottise. On vient de-

Septembre 1782.

D

mander Richard , & Melcœur fait à Germain cette belle leçon :

. Soyez instruit
Que c'est déshonorer les lettres & vos titres ,
Que d'oser prodiguer , dans de plates épîtres ,
Un encens qui dégrade & l'idole & l'auteur.
L'homme de lettres doit se respecter lui-même ,
Garder sa dignité : placé sur la hauteur ,
Il faut que sa conduite & les écrits qu'il feroit ,
Respirent la vertu , le courage & l'honneur.

Heureusement la manie des dédicaces devient plus rare de jour en jour , & les gens de lettres ont senti le ridicule de cet usage , qui les avilissoit souvent sans les enrichir.

Melcœur , resté seul avec Dolcy , lui reproche son penchant à tout louer.

Sans cesse vos fadeurs fatiguent nos oreilles.

D O L C Y .

J'aime à louer un sexe adorable , enchanteur.

M E L C Œ U R .

O pour les femmes , de bon cœur.
Elles vivent de miel , ainsi que les abeilles.

D O L C Y .

On fait que chez les grands , pour s'ouvrir quelqu'accès ,
Il faut par cet appas apprivoiser leurs âmes.

M E L C Œ U R .

Eh bien , mettez les grands dans la classe des femmes.

Ces deux réflexions sont assurément dans le bon

genre. Elles partent d'un homme qui a bien étudié le cœur humain. En général cette scène est très-belle, & Melcœur combat avec avantage les raisons que Dolcy donne pour excuser la flatterie. Saint-Firmin détrompé par l'explication qu'il a eue avec sa maîtresse, vient proposer un duel à Dolcy. Cette scène est interrompue fort à propos pour celui-ci par l'arrivée de Dubois. Ils prennent jour & heure. A la première représentation, l'auteur avait fait esquiver le combat à Dolcy; mais le public qui n'a pas voulu qu'un flatteur fût un lâche, l'a obligé de la rétablir ainsi. Nous aimions mieux la première version; elle servait à jeter plus d'odieux sur le caractère de Dolcy, & remplissait mieux le but de l'auteur.

ACTE V. Sophie, détrompée sur les sentimens de Saint-Firmin, est au désespoir de s'être engagée, & refuse de signer le contrat avec son rival. Elle envoie prier son père de venir, & lui avoue que le consentement qu'elle avait donné est le fruit d'un moment de dépit & d'erreur. Saint-Firmin se joint à Sophie pour fléchir Melcœur, qui trouve les choses trop avancées pour reculer. Saint-Firmin l'instruit au fond du théâtre de la perfidie de Dolcy, tandis que M. Richard revient avec Germain, auquel il veut montrer son épître à la lune. Arrivée de Mad. Melcœur, à laquelle son mari déclare que tout est rompu. Il ne veut pas expliquer ses motifs, parce que Richard est trop prévenu en ce moment pour les

entendre. Celui-ci consent à la rupture , mais déclare qu'il ne donnera rien. Melcœur persiste à vouloir unir les amans.

Vous vivrez sans éclat ; mais loin de la richesse
 Vous aurez les vrais biens : tout le reste est si vain !

Ce discours ferait fort bon dans la bouche d'un philosophe ; mais un pere de famille doit favoir que les vertus seules ne suffisent pas pour fonder un ménage , & il paraît oublier ici ce qu'il a dit à sa fille dans le premier acte. Quoi qu'il en soit , le sort des deux amans ne ferait pas des plus fortunés , sans un événement qui fait changer d'avis à Mad. Melcœur & à M. Richard , & qui amene en même tems le dénouement. Saint-Firmin reconnaît dans Germain un marchand du fauxbourg Saint - Denis. Cette reconnaissance produit un éclaircissement qui n'est pas à l'avantage de Dolcy , puisqu'il a voulu tromper M. Richard ; & ses motifs , comme l'on fait , ne sont pas nobles. Germain , qui n'a plus rien à ménager , montre une lettre de son débiteur , qui acheve de le démasquer. Dans cette lettre il lui recommande d'admirer les vers de M. Richard , *quoique détestables. Je vous recommande aussi* , ajoute-t-il , *dans votre cours d'éloges , les graces & la fraîcheur de la chere Mad. Melcœur ; c'est une petite folle de cinquante-cinq à soixante ans , qui peut nous être très-utile.* On s' imagine aisément que cette lettre enleve à Dolcy ses

deux seuls appuis dans la maison ; car, comme l'on fait ;

L'amour-propre offensé ne pardonne jamais.

On voit bien que cette lettre était nécessaire à l'auteur pour son dénouement ; mais l'était-elle de même à la pièce ? Quel besoin avait Dolcy d'écrire ce qu'il pouvait fort bien dire de bouche , sans se compromettre ? Et n'est-ce pas une mal - adresse peu convenable à un homme aussi rusé , que de donner ainsi à son créancier des armes contre lui ? D'ailleurs , ceci ressemble au dénouement du *Méchant* , à celui de *l'Homme dangereux* , du *Médifant* , &c. Et M. De-lantier a prouvé qu'il pouvait voler de ses propres ailes. Nous eussions donc mieux aimé qu'il eût choisi un autre moyen pour détromper Richard & Mad. Melcœur. Le premier consent à l'union des deux amans , & donne la dot qu'il avait promise. On se doute aussi que Mad. Melcœur n'y met plus d'obstacle ; elle est trop piquée pour ne pas approuver un mariage qu'elle regarde comme une vengeance. Dolcy trouve donc tout arrangé lorsqu'il revient. On lui montre la lettre : c'est en vain que , par un détour fort adroit , il voudrait persuader à Richard qu'un mouvement de jalousie a dicté cet écrit : le tems de la crédulité est passé. On lui signifie de sortir , & il le fait en effet , après cette belle tirade :

. Eh bien, M. Melcœur !

Vous le voyez : le jour blesse , importune :

D iij

Si ce billet flattait, j'aurais été charmant.

Adieu , messieurs , quittons-nous sans rancune ,

Et convenez , du moins tacitement ,

Que lorsque j'encensais vos goûts & vos caprices ,

Je méritais vos soins , je faisais vos délices.

Cette leçon m'instruit : j'espère me former.

C'est peu qu'en nos discours brille la flatterie :

Il faut la *respirer* , l'écrire , l'imprimer.

Convenons que ces réflexions sont d'une affligeante vérité , & qu'il est difficile d'y répondre. Melcœur a beau dire :

Tout flatteur est un fourbe. Un ami véritable

Vous absent , & vous loue & couvre vos défauts ;

Mais dans l'intimité , censeur que rien n'étonne ,

il dévoile vos torts , les blâme & les pardonne.

Nous voyons la flatterie réussir en ce bas monde , beaucoup plus que la sincérité.

On a reproché dans le Mercure à l'auteur d'avoir fait un fourbe de son *flatteur* ; mais il nous semble que ces deux caractères sont tellement liés qu'ils n'en font qu'un. Si le but du flatteur n'est pas de tromper , ce n'est plus un flatteur , mais seulement un homme poli , un complimenteur : s'il trompe , c'est un fourbe. Une autre question plus intéressante , ce serait d'examiner si ce caractère présente un sujet bien dramatique ; si les effets en sont assez piquans par eux-mêmes pour faire seul le ressort d'une pièce en cinq actes ; s'il ne rentre pas nécessairement un

peu dans le *Tartuffe*, dans le *Méchant* ; enfin si le comique naît du sujet sans accessoire. L'obligation où l'auteur a été de faire le rôle de Germain, prouve qu'il a senti cette dernière difficulté. Nous laisserons les autres questions à décider à nos lecteurs, & nous nous bornerons à parler en ce moment de l'effet théâtral de cette comédie.

Le sieur Molé, chargé du rôle de Dolcy, ne nous a pas paru assez pénétré de la profondeur de ce caractère. Il y a mis trop de légèreté, pas assez de réflexion. Peut-être eût-il moins réussi en le jouant de cette manière ; mais nous croyons qu'il eût mieux rempli l'intention de l'auteur. Au reste, tout ce qui tient dans ce rôle à la légèreté, au persifflage & à la galanterie, a été rendu avec toutes les grâces & l'intelligence qu'on connaît au sieur Molé, & qu'on aime à lui voir souvent déployer. Il est certain que cet acteur, quoique très-aimé du public, n'en remplit pas moins exactement ses devoirs, & que rien ne peut le dispenser de donner des preuves de zèle & d'activité.

Le sieur Fleury a mis de la sensibilité & de l'étourderie dans le rôle de Saint-Firmin, mais peut-être un peu trop d'enfantillage. En général, & ce n'est pas un reproche, mais une réflexion, les rôles d'amoureux raisonnés conviennent mieux à ce comédien que ceux d'amoureux passionnés. Ce n'est pas qu'il ne sente très-bien ces derniers ; mais son physique se refuse à

leur expression , & nous lui conseillons d'en jouer le moins qu'il lui sera possible.

On doit des éloges à la Dlle. Contat. Elle a mis beaucoup de grace & de naturel dans le rôle de Sophie. Il paraît qu'elle est convaincue de la nécessité de travailler , & qu'une figure agréable ne dispense pas d'acquérir du talent.

Le sieur Dugazon nous a réellement fait rire dans le rôle de Germain , assez analogue à la nature de son talent. On doit cependant lui savoir gré de ne l'avoir pas trop chargé , & nous désirerions pouvoir lui donner souvent les mêmes éloges.

La Dlle. Fanier & le sieur Dazincourt ont mis de la finesse & de la légèreté dans les rôles de Rosette & de Dubois , trop peu considérables pour donner lieu à de nombreuses observations.

Quant au sieur Desessarts ; semblable à ces oiseaux dont il est question dans le premier livre de l'Enéide , il gâte tout ce qu'il touche ; & le moyen de nuire au succès d'une pièce nouvelle , c'est de lui confier un rôle. Quand cet acteur se persuadera-t-il donc qu'il n'est pas né pour jouer la comédie , qu'une masse de chair ne peut tenir lieu de talent , & que ce n'est pas en estropiant tous les vers d'un ouvrage qu'on peut masquer son incapacité ? Il existe , dit-on , en province plusieurs excellens acteurs pour les rôles à manteaux. Leur réputation aurait pu les appeler sur le théâtre de Paris ; mais à coup sûr leur talent les

en aurait exclus. C'est ainsi que le public est servi dans la capitale; il faut qu'il trouve bon tout ce qu'on lui présente; il a payé d'avance; & l'on fait la manière de le forcer au silence, lorsqu'il veut témoigner son mécontentement.

A la tête de cette comédie, l'auteur a mis une préface, dans laquelle il regrette de n'avoir pu placer son héros à la cour. Il est vrai que c'eût été là son véritable cadre; mais, comme il l'observe très-bien, il n'aurait pu aspirer aux honneurs de la représentation en suivant ce plan. Les grands sont timides en France; & plus ils sont de sottises, moins ils permettent qu'on parle d'eux. Tout cela est dans l'ordre. Ils sont ombrageux jusques sur les choses les plus indifférentes, & ne permettent pas même au public de se plaindre lorsqu'il est mal à son aise. Par exemple, ils ont imaginé de supprimer le parterre dans la nouvelle salle de la comédie française. L'homme de lettres, auteur de cet extrait, & que des considérations particulières ont engagé à devenir éditeur de la comédie de M. Delantier, avait dans son avertissement (a) blâmé cette opération, mais en termes honnêtes & modérés. Eh bien, l'autorité s'en est alarmée. On a fait de cette préface une affaire

(a) Dans un avis qui précède cet avertissement, on promet les réflexions philosophiques sur le plaisir, par un célibataire, pour le 15 juillet 1782. C'est une faute: il faut lire 1783.

d'état. Il a fallu que le gouvernement prît fait & cause pour les banquettes du parquet de la comédie ; & ce n'est qu'après douze jours entiers de retard, d'allées & venues, qu'on a permis à l'éditeur de présenter les deux opinions, en lui ôtant la liberté de conclure. C'est ainsi que les lettres sont protégées en France ; c'est ainsi que l'autorité couvre ses méprises par la contrainte.

Nous avons promis dans ce Journal, de rapprocher le *Flatteur* de Rousseau de celui de M. Delantier. Le peu d'espace qui nous reste & l'étendue de cet article nous forcent à remettre ce parallèle à un autre tems. Ce sera lorsque nous aurons occasion de reparler de ce dernier ouvrage, que les comédiens doivent reprendre à l'entrée de l'hiver.

On fait que M. Delantier est aussi l'auteur de l'*Impatient*, jolie comédie en un acte, & en vers libres, (car il aime beaucoup les vers libres) représentée pour la première fois le 3 septembre 1778.

Par M. G. D. L. R.



 S U I T E D E S E X T R A I T S .

L'Honnête homme, par M. l'abbé MAYDIEU, chanoine de l'église de Troyes en Champagne. Paris, chez Mérigot le jeune, Barrois le jeune, & Lesclapart, 1781.

C E roman nous a paru mériter que nous en fissions une annonce raisonnée : on comprendra bientôt pourquoi.

Un menuisier en est le héros ; & pourquoi non ? C'est un vrai menuisier , & non pas , comme on ferait peut-être tenté de le croire , un homme de famille réduit par des revers à embrasser cette humble profession : il vit & meurt simple menuisier , quoique parfaitement *honnête-homme* ; & nous en savons gré à l'auteur , comme d'un trait de morale , de courage & de bon sens.

Le nom de cet homme rare est Gottesman , ce qui signifie *homme de Dieu* ; ensorte que l'honnêteté de cet artisan est fondée sur des principes religieux. Et peut-il être en effet d'honnêteté solide & complète sans un pareil appui ?

Pour s'instruire , il a mis à profit tous ces précieux momens de loisir , que la plupart des gens de ton

*

état perdent dans la boisson , dans le jeu , dans la fainéantise , dans la dissipation. Lui , il les a employés à la lecture , à une lecture sérieuse & réfléchie des livres les plus propres à lui donner la connoissance des principes de la religion & des devoirs de son état. Un ecclésiastique éclairé s'est fait un plaisir de les lui choisir & de les lui procurer.

Tout tient donc à ces deux choses , trop peu communes parmi le peuple : le goût salutaire de la lecture , & le choix important des livres.

Le Socrate - menuisier a sa Xantipe , non moins hargneuse & désagréable que celle du philosophe Grec , & dont il ne supporte pas moins patiemment l'humeur & les rixes continuelles. Il bénit même la Providence de n'avoir pas eu un lot encore plus mauvais. Cela ferait fort bien , si l'on tirait les femmes au sort ; mais cela n'étant pas ainsi , je desirerais fort , je l'avoue , que Xénophon & M. l'abbé Maydiou eussent daigné nous faire part des raisons que peuvent avoir eu Socrate & Gottelman pour épouser d'aussi méchantes femmes.

Gottelman a deux enfans , Julien & Lise. Julien travaille avec son pere. C'est un bon garçon , mais qui souvent fait des écarts qui lui attirent de justes remontrances , des leçons bien méritées & des désagrémens. Lise est une charmante fille , qui a toute la docilité de son sexe.

Malheureusement pour toute la famille , un mar-

quis libertin devient amoureux de cette jeune personne , & veut , quoi qu'il en coûte , satisfaire sa passion. Il commence par des propositions infidieuses de mariage , auxquelles Gottesman est sourd , parce que ses principes le portent à désapprouver un mariage aussi disproportionné que le serait celui-là. Un de ses raisonnemens contre ces alliances inégales , m'a paru profond & frappant. Le voici.

La société ne subsiste que par la subordination. La subordination ne se maintient qu'à l'aide de la différence des conditions. (a) Par conséquent , tout ce qui tend à combler l'intervalle qui sépare les uns des autres les différens ordres de l'état , ébranle les fondemens de la société.

Un refus ne rebute pas le marquis. Il écarte l'honnête la Violette , son rival , simple-soldat , mais distingué par ses vertus , que Life aime tendrement , & qui lui est destiné pour époux par son pere. Il tente une espèce d'enlèvement , dont le mauvais succès le dépite & le rend forcené.

Enfin , ne pouvant réussir dans ses projets , il veut

(a) Ce principe est certainement de la plus grande vérité. Ainsi sont faits les hommes. Se soumettre à leurs égaux par un pur sentiment de devoir , est un effort de vertu qu'on ne peut attendre que de quelques âmes privilégiées. Nos philosophes politiques ne s'oublient-ils point un peu trop ? Il me le semble , & désormais je me le tiendrai pour dit. Cette idée neuve pour moi changera à plus d'un égard ma manière de penser.

au moins se venger. Il ourdit contre Gottelman une trame détestable , attire cet infortuné dans un piège ; fait en sorte qu'il soit saisi comme auteur d'un assassinat , & met habilement toutes les vraisemblances contre l'innocent.

Dans cette crise affreuse , Gottelman ne se dément point. Tranquille au fond de son cachot , résigné à la mort , respectueux envers ses juges , dont il déplore l'aveuglement , & qu'il excuse , bien loin de s'en plaindre , il soutient jusqu'au bout son noble caractère. (a)

Il n'expire pourtant pas sur la roue infame. Au grand soulagement des lecteurs , le véritable assassin se découvre encore assez à tems pour détourner de dessus cette tête innocente le glaive déjà levé de la justice , & Gottelman est ramené en triomphe chez lui ; mais il y meurt bientôt des suites de son emprisonnement.

Son historien supposé , c'est un vicomte qui , venant à Paris pour quelques affaires , a loué une chambre chez le menuisier honnête homme , a bientôt lié connaissance intimement avec lui , & s'est ainsi trouvé à portée d'étudier à fond son caractère , de le voir agir & de l'entendre parler dans toutes sortes de cir-

(a) Ici Gottelman ne se conduit-il point mieux que Socrate , à qui je le comparais tout-à-l'heure ? Je n'ai jamais été grand admirateur du ton que ce dernier prit avec ses juges.

constances , de lui faire rendre raison de sa conduite & des principes de sa conduite à tous égards.

Avant que de louer sa chambre & de convenir du prix , Gottesman veut connaître le nom , l'état , le genre de vie de son futur locataire. Selon lui , c'est la première chose à savoir , & le plus ou le moins d'argent n'est qu'une bagatelle. Cette singularité honnête frappe le vicomte , lui plait & lui fait naître l'envie d'examiner le personnage. Il a de fréquentes & longues conversations avec lui , où il l'engage à s'expliquer sur tout : ils discutent ensemble je ne fais combien de points de morale.

Tantôt il s'agit de l'exactitude avec laquelle l'artisan doit travailler , du prix qu'il a le droit d'exiger de son ouvrage , de l'obligation où il est de l'avoir achevé dans le tems convenu : tantôt du respect avec lequel le particulier honnête homme doit se soumettre à toutes les institutions sociales , & aux moindres de ceux qui sont chargés à les faire observer : tantôt des égards dus à l'homme d'une condition supérieure , lors même qu'il est injuste & méprisable.

Gottesman paie sans répugnance tous les impôts. A la première sommation d'un huissier , il ouvre sa porte & se soumet à une visite. Il ne murmure point de l'amende considérable qui lui est imposée pour une contrebande légère dont sa femme se rendit coupable à son insu. Il censure sévèrement son fils d'un gain de cinquante écus fait au jeu , qu'il regarde

dès lors comme illégitime. Il l'oblige à défaire & recommencer sur l'heure un ouvrage mal fait. Il ne veut point obtenir pour ce fils unique une dispense de tirer au sort pour la milice : ce qui serait une injustice , puisque la chance de chacun des *tirours* en est diminuée d'autant , & de plus un lâche refus de service pour la défense de l'état. Si Julien est emprisonné pour quelque faute , son pere ne s'empresse point de le délivrer ; il trouve bon de lui laisser favoriser l'amertume salutaire de la punition. S'il s'enrôle étourdiment , il ne consent point à ce qu'on le dégage. S'il lui prend fantaisie de faire avec quelques amis une partie de chasse sur des terres voisines de Paris , Gottesman s'y oppose fortement , & prend la défense du droit exclusif de chasse , qui , acheté & payé par le possesseur de la terre que ce droit renchérit , doit lui être garanti par la société , comme toute autre propriété légalement acquise. Lorsque le brave la Violette , son gendre futur , se fait violence pour endurer un soufflet donné par un officier contre lequel une loi bien dure lui défend toute menace & toute vengeance comme une rébellion , il l'approuve & l'admire. Mais lorsqu'il hésite s'il partira , sur un ordre surpris à son colonel , il le blâme , le détermine , exige qu'il parte à l'instant. Et comme la Violette , frémissant d'impatience , laisse entrevoir quelque idée de déserter , Gottesman s'échauffe &

lui fait sentir combien la désertion est un crime honteux.

L'honnête homme a aussi dans le cours du roman l'occasion de dire ce qu'il pense de la peine de mort infligée aux voleurs, & du supplice rigoureux par lequel nos loix punissent l'infanticide ; & il ne convient pas que cette rigueur soit excessive. Il parle encore quelque part de l'usure, du mensonge & de plusieurs autres choses de ce genre.

Tel est Gottesman. Plaira-t-il ? Et à qui plaira-t-il ? Et devrait-il plaire ? . . . Raisonnons un moment sur tout cela.

Gottesman déplaira sans doute généralement. On le trouvera froid & pédant ; on l'accusera d'être un raisonneur ennuyeux. Ce n'est pas que, du moins pour la plupart, ses raisonnemens soient en effet ennuyeux. Ils sont bien faits, assez bien écrits. On y trouve ordinairement de la solidité, de la netteté ; quelquefois même une sorte d'agrément & de nouveauté : comme, par exemple, lorsqu'il compare la friponnerie de l'artisan qui se fait payer son ouvrage plus qu'il ne vaut par des gens qui n'en connaissent pas le prix, à celle d'un homme fait qui distribuerait à des enfans des piéces de vingt sous pour des écus. Mais enfin, ce sont toujours des raisonnemens ; le roman en est rempli ; l'action se traîne lentement au travers. *Ce maudit honnête homme raisonne sur*

tout, diront, en jetant le livre, cent lecteurs impatientés ; *c'est un imposable raisonneur.*

Vous voyez d'ailleurs que sa morale n'est point à la mode, & n'a rien de piquant. Au contraire, il va tout bonnement, tout platement, raffermissant de son mieux tous les préjugés religieux, politiques & moraux, que travaillent sans cesse à ébranler d'une main vigoureuse tous les écrivains philosophes de nos jours. Il n'y a pas, comme je l'ai dit, jusqu'au supplice du voleur & de l'infanticide qu'il ne prétende justifier. Il semble qu'il n'ait eu d'autre but que d'apprendre au peuple à courber un front docile sous le joug de toutes les institutions sociales qui subsistent.

Avec tout cela, ce livre m'a plu ; il m'a intéressé ; il m'a paru même mériter d'être distingué, & je vais rendre raison de mon jugement.

Il n'est besoin pour cela que de bien m'expliquer.

Et d'abord, avouons-le, à n'envisager qu'en littérature le roman de M. l'abbé Maydiou, c'est une production très-médiocre, & qui n'a rien de recommandable. Tout en est assez commun, style, intrigue, caractères & situations. Ce n'est pas là le point de vue avantageux de son ouvrage. Si, en le publiant, il a cru inscrire son nom parmi ceux des Richardson, des Gathe, des Rousseau ; s'il a cru disputer la palme de ce genre à l'abbé Prévost, au

fécond Rétif de la Bretonne , certainement il s'est trompé.

Mais pourquoi lui croirions-nous ce but , lorsque tout nous en annonce un autre , & nous invite à considérer son ouvrage sous un tout autre point de vue ?

Rappelez-vous l'intéressant dialogue qui sert de préface à la *Nouvelle Héloïse* , & les principes qu'y établit son illustre auteur.

C'est par le moyen des romans , dit-il , qu'on peut répandre & faire goûter l'instruction. Un roman fait dans ce but tombera tout à plat dans la capitale ; il y sera perflé de tous les brillans littérateurs qui y donnent le ton. Qu'importe ? Ce n'est pas aux beaux esprits , ce n'est pas aux gens qui vivent dans le tourbillon du grand monde , qu'un livre quelconque peut être utile. Ils lisent trop , & trop rapidement , & trop de différentes choses ; ils se nourrissent trop peu de ce qu'ils lisent , pour qu'une lecture leur profite.

Or , qu'arrive-t-il ? Le roman dédaigné & réprouvé arrive dans les provinces. Là , il tombe entre les mains de gens moins difficiles à amuser , qui , sans trop d'examen , le lisent avec plaisir parce que c'est un roman ; qui s'y intéressent aussi vivement , d'aussi bonne-foi qu'à des événemens réels ; qui s'en occupent sérieusement ; qui en reparlent & en raisonnent , & en disputent entr'eux ; qui prennent parti

très-chaudement pour ou contre tel ou tel personnage dans telle ou telle occasion ; qui , par cela même qu'ils lisent peu , s'incorporent , pour ainsi dire , ce qu'ils lisent. C'est à de tels lecteurs que cette lecture peut être utile.

Si ce succès , peu brillant , mais satisfaisant , a de quoi contenter M. l'abbé Maydiou , nous croyons pouvoir le lui promettre , & nous aimerions à y contribuer.

Ce n'est point ici , ne m'en soupçonnez pas , le détour adroit d'un journaliste pour dire du bien d'un livre qu'il n'estime guere. Non : c'est l'expression scrupuleuse du sentiment réfléchi qu'a produit en moi la lecture de l'ouvrage qui fait le sujet de cet article.

Je l'ai lu avec plaisir. L'intérêt qu'on prend aux faits m'a paru précisément assez fort pour que les raisonnemens se lisent sans ennui , pour qu'on veuille aller jusqu'au bout : la morale s'entrelace avec assez d'art dans le tissu des événemens ; elle est d'ailleurs aussi souvent en action qu'en discours , & les discours ne font guere que développer le principe des actions , ce qui est une des meilleures manieres de préparer & d'administrer la morale. En un mot , la chaîne soutient suffisamment la trame.

Voici donc un de ces livres , dont j'ai dit quelque part que je voudrais qu'ils fussent moins rares ; un de ces livres qui peuvent entrer dans la *bibliothèque*

que du peuple, & que j'aimerais aussi à faire entrer dans la mienne : car je serais bien fâché de n'être pas peuple, de ne plus avoir le goût assez simple, assez sain, pour ne pas trouver bonne pour moi-même la lecture que je conseillerais au peuple. Ainsi, qu'on n'aille pas penser que ce n'est que le rebut des gens d'esprit que je lui destine. Je laisse ce dégoût à quelques littérateurs délicats & blasés, auxquels un pauvre auteur ne fait plus quel mets présenter pour ranimer leur appétit :

. *Cupiens varia fastidia cæna*
Vincere tangentis mala singula dente superbo. (a)

Pour moi, je partagerai toujours volontiers la chère simple & frugale du peuple.

Par le jugement que l'on portera de ce roman, on trahira, sans y penser, son propre caractère. (b). Quiconque ne pourra pas en souffrir la lecture, qui-

(a) Il se met donc en frais : mais c'est en vain qu'il tente,
 Par la diversité des mets qu'il lui présente,
 D'aiguïser l'appétit, de vaincre le dégoût
 D'un convive blasé qu'aucun plat ne contente :
 D'une dent dédaigneuse à peine il touche à tout, &c.

(b) On peut au reste en dire tout autant du jugement qu'on porte de presque tous les livres qu'on lit. Rousseau jugeait jusqu'à quel point un homme pouvait lui convenir, par la manière dont il était affecté de sa *Nouvelle Héloïse*. Diderot insinue que, pour connaître quelqu'un, il n'y a qu'à savoir ce qu'il pense des romans de Richardson. J'ai

sonque ne saura le trouver qu'ennuyéux ; peut avoir ; j'en conviens, beaucoup d'esprit, beaucoup de goût, beaucoup de belles & même de bonnes qualités ; mais ce n'est assurément pas mon homme. . . Et vous, lecteur, est-ce le vôtre ?

Si j'étais curé de quelque village peuplé d'honnêtes paysans qui aimassent à s'amuser utilement d'une bonne lecture, je ferais venir un certain nombre d'exemplaires de *l'Honnête homme* : j'en garderais un pour moi, & je leur distribuerais les autres. Je suis fort porté à penser que je leur ferais plus utile par ce don que par tous les meilleurs sermons possibles, parce qu'une morale un peu plus déguisée, une morale qui se lie à des faits, qui s'insinue, à laquelle on pense à loisir, dont on prend ce qu'on veut & quand on veut, me paraît plus propre à produire son effet qu'une morale plus magistrale & plus rédigée, où des raisonnemens ne tiennent qu'à des raisonnemens, qu'il faut prendre quand on vous la donne & comme on vous la donne, qu'on prêche à une telle heure d'un tel jour, & que vous n'avez guère le tems de digérer. Car enfin

souvent parlé de Verther (*) à des gens que je voulais mettre à l'épreuve. . . Il semble au reste que les romans soient l'espece de livres le plus propres pour tenter cette épreuve.

(*) On me dit que l'excellent roman de Verther n'est connu en France que par une misérable traduction. J'invite mes lecteurs à se procurer celle qui a été imprimée en 1776 à Maestricht, chez Jean-Edme Dufour & Philippe Roux : vrai chef-d'œuvre en son genre, puisque, autant que je puis en juger, elle n'est point inférieure à l'original.

où est l'entendement qui digere un sermog comme un roman ?

Combien cette lecture ne vaudrait-elle pas mieux que celle de je ne fais quels malheureux livres de dévotion, recueils de prières, catéchismes, aride *Nourriture de l'ame*, qui ne sert qu'à l'amaigrir ! Tout cela, fût-il d'ailleurs aussi bien fait qu'il l'est mal, n'amuse point & ne peut se lire de suite. De bons romans sont plus utiles au progrès des mœurs. C.



mis paginated
(76)

PIECES FUGITIVES.

C O P I E

D'UNE LETTRE

*Ecritte à M. le marquis DE VILLEVIEILLE ,
du château de Villette, le . . juin 1782.*

JE vous ai promis , mon cher marquis , une longue lettre en prose , & même en vers , s'il en venait au bout de ma plume ; mais ils ne viennent point au bout d'une plume , & puis il fait trop chaud pour faire le bel esprit.

Nous vous attendons avec un peu d'humeur ; & tout citadin que je suis , je ne conçois pas que vous restiez dans les rues de Paris , par le tems qui court & qui brûle.

Nous sommes ici entourés de verdure , de fleurs & d'oiseaux. Je veux jouir de votre surprise quand vous arriverez.

Les métamorphoses de Lecourt (a) auront aussi

(a) Jardinier Anglais.

de la

de la réputation. Mes taupinieres que je croyais des montagnes , mes rigoles que je prenais pour des rivieres , ces grands chênes abattus pour mes plates perspectives , eh bien ! Lecourt a tout réparé.

Il change en vallons mes fossés ;
 Il rend la vie aux vieux feuillages ,
 Beaux enfans des siècles passés ,
 Déshonorés par mes outrages.
 Enfin, sans compas , sans niveau ,
 Et comme au tems de la féerie ,
 Un jardin , un pays nouveau ,
 Semblent créés par son génie.

Plus de grille à larges barreaux & à tristes fleurs : un tableau animé de Saul-Brill , une belle campagne que fillonnent les chariots du Breugles-de-Velours , des routes dont l'art est caché , des sentiers d'un caprice facile & sans recherche , des gazons frais & ferrés , une riviere limpide , traversée par des ponts rustiques , semée d'isles & d'ombrages. Je ne vous dirai point que les Naiades & les Nappées vous attendent ; vous ne trouverez ni Sylvies ni Sylvandres.

Mais si l'on n'y voit pas les bergers de l'Astrée ,
 Les dieux de Chantilly voisin de ces hameaux ,
 Du séjour de leur empiree ,
 Quelquefois sont venus sourire à nos travaux . . .
 Fils d'un héros ! amour de nos asyles !
 Fais sentir ta valeur à ces Bretons altiers :

Assiége Gibraltar, mais protege mes isles,
Il y croit des lauriers.

C'est ici qu'on est dans sa maison des champs;
c'est ici qu'on voudrait chanter une hymne à la nature.

Du Virgile Français j'entends la voix touchante :
Je n'irai point troubler ses concerts enchanteurs,
Et joindre mes pipeaux à sa lyre brillante,
Charme de l'oreille & des cœurs :
Sous la voûte des ombrages;
Le chantre ailé des bocages,
De son gosier flatteur a déployé les sons;
L'humble & timide fauvette
Doit, attentive & muette,
Se cacher dans les buissons.

Vous savez que je n'ai pas le démon de la propriété ; je vous dirai donc hardiment que l'auteur du beau *Poème des jardins* trouverait *in questâ rimota parte* des tableaux dignes de lui.

Il faut ajouter à l'esquisse que je viens de tracer, une jolie ville qu'on voyait autrefois par le trou d'une lunette, & qui est maintenant étalée sur tout le fond du paysage ; de hautes collines couvertes de hameaux, & parées de la belle forêt d'halatto, l'horison terminé par l'abbaye de Saint- C * * * qui a tout à-la-fois l'air claustral & anacréontique ; car vous saurez que le pasteur de cette église est ce cardinal dont vous parlez avec tant d'engouement.

Il a quitté les muses , les amours ;
 Mais aux graces toujours fidele ,
 Dans l'art heureux qui subjugue les cours ,
 Il est encore un excellent modele :
 Cet article est de foi ; Rome l'a décidé ,
 Quand elle a vu sa politique habile ,
 Que cache un air négligent & facile ,
 Gouverner & charmer le conclave étonné :
 A notre ennuyeux voisinage ,
 Je crois que de Tibur il préfere l'ombrage.
 Et parmi nous s'il revient un beau jour
 Après avoir servi l'église & sa patrie ,
 Cette gothique abbaye
 Ne fera point son séjour.

Adieu, mon cher marquis. Je hais autant la prolixité que les charmilles ; & je me garderai de parler plus long-tems de mes maîtres dans une langue qu'il faut apprendre à leur école. Venez donc vous reposer à l'ombre de mes peupliers , sur les bords de ma riviere.

Hic gelidi fontes, hic mollia prata. . .

Hic nemus hîc ipso tecum consumerer ævo.





D'un principe de morale de J. J. Rousseau.

JE retrouve dans les *Confessions* un principe de morale que j'avais déjà remarqué dans les autres ouvrages de Rousseau , & que je n'y avais pas goûté ; mais qui me paraît sur-tout pouvoir être très-dangereux , si on le reçoit dans toute l'extension qu'il lui donne ici.

C'est le même principe qui , dans *la Nouvelle Héloïse* , détermine Julie à faire vœu de ne pas épouser son amant , au cas qu'elle survive à son mari ; parce qu'elle ne veut pas que cette perspective incertaine lui fasse envisager avec moins de douleur la mort de l'époux auquel elle doit son attachement.

Quelque respectable que soit ce motif , le vœu m'a toujours paru injuste , déraisonnable en soi , & par conséquent je ne l'ai jamais approuvé : car il ne s'agit pas d'examiner les conséquences d'un sentiment ou d'une action ; pour en juger sagement , il faut d'abord , à ce qu'il me semble , considérer la chose uniquement en soi , & comme s'il ne devait rien en résulter ; après quoi l'on s'occupera à loisir des conséquences , pour les en séparer , s'il le faut. L'habitude , assez générale , de raisonner sur les conséquences plutôt que sur la chose considérée en elle-même , est , si je ne me trompe , une des sources les plus

plus fécondes de nos faux jugemens. Je sens , pour moi , qu'il me faut une morale plus courageuse : celle-là ne fera jamais à mon usage. . . & j'avertis en passant que je crois ceci très-essentiel ; mais il est question d'autre chose.

Rousseau répète donc qu'il s'est fait une maxime de se dérober de toute sa force à des situations qui missent ses devoirs en opposition avec ses intérêts , & qui lui montrassent son bien dans le mal d'autrui ; à des situations qui lui donnassent un intérêt contraire à l'intérêt d'un autre homme , & par conséquent un desir secret , quoiqu'involontaire , du mal de cet homme - là.

Jusqu'ici , je n'ai rien à objecter. Celui qui se met volontairement dans une telle situation a tort sans doute , & je ne prendrai point sa défense : mais ne s'y trouve-t-on pas souvent engagé sans avoir pu le prévoir ? Peut-on toujours l'éviter ? Y a-t-il toujours une issue pour s'en tirer ? Faudra-t-il , par exemple , en conséquence de cette morale , que le fils renonce à l'héritage de son pere ? On aura beau faire : dans la société , gain de l'un est toujours dommage de l'autre ; & chacun ne peut pas rompre , comme Rousseau , tous les liens qui l'y retiennent.

Or si quelquefois , comme je le crois démontré , de pareilles situations sont inévitables ; si même il n'y a presque personne qui , en regardant bien autour de soi , ne s'y trouve à plus d'un égard ; que

penſer de ce que Rouſſeau ajoute à la maxime que nous avons rapportée ? Que c'eſt *peut-être la ſeule maxime de morale qui ſoit d'uſage dans la pratique ; que c'eſt là , ſelon lui , la bonne philoſophie , la ſeule vraiment aſſortie au cœur humain ; qu'il eſt sûr que , dans de telles ſituations , quelque ſincere amour de la vertu qu'on y porte , on ſaiblit tôt ou tard ſans s'en appercevoir , & l'on devient injuſte & méchant dans le fait , ſans avoir ceſſé d'être juſte & bon dans l'ame.*

Si cela eſt, déſeſpérons de la vertu. . . O qu'une telle morale me ſemble décourageante & dangereuſe ! Heureux le chrétien ſimple & docile qui , ſe reposant ſur l'aſſiſtance de l'Esprit-ſaint , croit fermement que dans toutes les ſituations les plus délicates , il peut , moyennant une ſévère vigilance ſur tous les mouvemens de ſon ame , être toujours *plus que vainqueur* , parce qu'il peut dans le tems convenable compter ſur des ſecours proportionnés à ſes beſoins ! Le problème de morale que j'examine n'en eſt pas un pour lui. . . Philoſophique ou non , convenez que c'eſt là une douce , & belle , & deſirable croyance.

Mais nous autres , admettrons-nous la foi morale de Rouſſeau ? Non pas , ſi j'en ſuis cru ; & je réclame ici hautement contre cette aſſertion haſardée du docteur , dont j'admire d'ailleurs la noble & ferme morale.

Pourquoi serait-il impossible d'empêcher que ces sentimens secrets, involontaires, défavoués par notre cœur, influassent, au moins d'une manière sensible, sur notre conduite, la seule chose qui dépende entièrement de nous, & dont nous puissions être responsables ? Pour que ces sentimens ne produisent rien, n'éclosent point, il suffit, si j'ose m'exprimer ainsi, de ne pas les couvrir : je veux dire qu'il ne faut pas s'en occuper avec complaisance & les caresser ; qu'on ne saurait trop au contraire les éloigner, s'en distraire, s'en défier & les contenir. Je ne vois pas ce qui empêcherait qu'on ne prît une habitude constante de les maîtriser, tout aussi bien que mille autres mouvemens vicieux, dont l'ame la plus vertueuse n'est point exempte. Eh ! qu'est-ce même que la vertu, si ce n'est cette habitude ?

Ne trouverait-on point la raison de cette opinion de Rousseau dans son caractère, tel que je le représentais dans l'extrait de ses *Confessions* ? Un homme, sur qui tous les sentimens qu'il éprouve exercent un pouvoir si absolu, en qui les principes & la raison ne sont pas dans une juste proportion avec la sensibilité & ne lui sont pas équilibre ; un tel homme doit trouver incontestable la maxime que j'ai cru devoir combattre.

Une maxime de conduite que j'adopterais plus volontiers, & que je recommanderais comme très-sage, c'est d'agir, autant qu'il nous est possible, à

l'égard des autres , de maniere que les devoirs qu'ils ont à remplir envers nous ne se trouvent pas en opposition avec des sentimens qu'il leur soit naturel d'avoir , & que leurs intérêts ne contrarient pas les nôtres : car , autant il est beau & généreux de croire à la vertu d'autrui , autant il est prudent de ne pas la mettrre à de trop fortes épreuves.

Ainsi , par exemple , je conseille aux peres qui veulent être regrettés bien sincérement , de ne tenir leurs enfans , ni pour la fortune , ni pour la conduite , dans une assez grande dépendance d'eux , pour qu'ils aient beaucoup ou de liberté ou d'aifance à gagner à leur mort.

L'observation sur laquelle Rousseau fonde sa maxime , & qui malheureusement n'est en général que trop vraie , établit fort bien la mienne. Peu de gens en effet savent ne pas faiblir dans de pareilles circonstances : non que chacun ne le puisse , pourvu qu'il le veuille assez fortement ; mais peu de gens sont vertueux. C.



Lettre au Journaliste sur le jeûne public qui se célèbre chaque année dans toute la Suisse réformée, au commencement de septembre. Par un ami de la religion.

MONSIEUR. J'espère que votre Journal n'est pas tellement dédié à la littérature & aux muses, que des idées religieuses ne puissent aussi de tems en tems y trouver place. En conséquence je vous prierais de permettre que je me serve de cette voie pour proposer aux ministres de la religion une pensée qui m'est venue dans l'esprit au sujet de nos jeûnes, & que je soumetts absolument à leurs lumières & à leur zèle.

Bien des gens s'accordent à trouver que le jeûne serait mieux placé avant la communion qu'après. En effet, si l'on suppose qu'en communiant on se soit réconcilié avec Dieu, il paraîtra sans doute un peu étrange que, quatre jours après cette grande ablution, on vienne reprocher au peuple l'énormité de ses souillures, & adresser à des pécheurs réconciliés des censures qui sembleraient plutôt devoir être préparatoires à la réconciliation : à moins qu'on ne voulût dire que, vu la manière dont on communie, le jeûne qu'on célèbre si-tôt après peut être considéré comme expiatoire, comme je vous l'ai

entendu supposer ; mais j'avoue que cette supposition , quoique peut-être ingénieuse & bonne à faire en chaire un jour de jeûne , me paraît peu naturelle & forcée.

Ne serait-il pas possible & convenable , & ne dépendrait-il pas des corps ecclésiastiques , d'arranger les choses un peu différemment , en déterminant qu'à l'avenir les fêtes seront mobiles & suivront le jeûne ; en sorte qu'il se trouve , soit entre les deux dimanches des fêtes , soit même avant l'un & l'autre dans la première semaine ? Alors il tiendrait lieu pour la semaine dans laquelle il se trouverait des exercices préparatoires à la communion , lesquels pourraient être supprimés.

Je suis , au reste , si éloigné d'abonder en mon sens que , si les conducteurs de l'église ne jugent à propos de faire aucune attention à mon idée , il n'en faudra pas davantage pour me convaincre qu'elle n'est pas praticable , & pour me faire repentir de l'avoir proposée ; mais j'ai cru que , s'il n'appartient qu'aux lévites de porter la main à l'arche pour la redresser , il est pourtant permis aux simples fideles , & qu'il est même de leur devoir , de dire aux lévites quand il leur paraît que l'arche penche.

Cependant , monsieur , si , comme je le souhaite , vous avez la complaisance de faire usage de ma lettre en considération du motif qui me l'a fait écrire , je vous demanderai la grace , ainsi qu'à vos lecteurs ,

de ne pas chercher à deviner qui je suis, & de laisser mon nom sous le voile de l'anonyme, dont je sens bien que j'ai besoin, ainsi que d'indulgence.

P. S. J'aurais été bien tenté, si ce n'eût pas été trop abuser de la patience de vos lecteurs, d'ajouter encore quelques considérations sur ce que nos jeûnes ont si peu de l'air des jeûnes des anciens; sur la méthode, qui devient de plus en plus générale, de dîner tout simplement le jour du jeûne tout comme un autre; sur les amples & copieux supplémens, par lesquels ceux qui ne dînent pas en règle se dédommagent & se consolent de ce que leur dîné est retardé de quelques heures: en sorte qu'un jour, à l'abstinence duquel on croyait autrefois devoir faire participer jusqu'au bétail, comme Dieu avait ordonné sous la loi qu'il se reposât avec l'homme le septième jour, est peut-être le jour de l'année où l'on mange le plus. Comme aussi ce jour, où l'on nous dit que nous prenons le sac & la cendre, se passe d'une manière qui n'est assurément rien moins que triste & fâcheuse, & l'on peut dire avec vérité une chose qui a quelque chose de plaisant au premier coup-d'œil, c'est que nous jeûnons aujourd'hui le plus gaiement du monde. . . Mais c'est glaner trop long-tems dans le champ de messieurs les prédicateurs, & je pense que vous verrez avec plaisir que je termine enfin ici cette longue apostille.

De la Vérité, ou méditations sur les moyens de parvenir à la vérité dans toutes les connaissances humaines ; par J. P. BRISSOT DE WARVILLE.

CES méditations doivent être regardées comme une introduction à un grand ouvrage. L'auteur se propose de rechercher *ce qu'il y a de certain dans toutes les connaissances humaines*, d'en donner le bilan ; bilan qui serait le livre le plus précieux, suivant le célèbre Bonnet. Mais avant de chercher ce qu'il y a de vrai dans nos connaissances, il était nécessaire de savoir ce qu'est la vérité, à quels caractères on peut la reconnaître, par quels moyens on l'obtient, &c. Et tel est le but de ces méditations.

L'auteur prouve d'abord que la vérité doit être l'unique terme de toutes les recherches du philosophe. Il examine quels motifs peuvent l'y porter. Il combat ici le système d'Helvétius, qui attribuait tous les efforts au desir de la gloire. Le desir d'être utile doit être, selon lui, le seul mobile du sage. Il parcourt ensuite les diverses méthodes imaginées par de grands hommes pour découvrir la vérité, marque le point où ils se sont arrêtés, le point d'où il part. Ils ont amassé des matériaux, commencé l'édifice : il ose l'achever.

L'essence, l'origine, la nature, les caractères de

la vérité sont l'objet de sa seconde méditation. Là, il prouve qu'elle n'est que la conformité de l'idée avec l'objet ; qu'elle naît du concours des objets , des sens , & du principe pensant. Il examine par quelles sortes de raisonnemens on parvient à saisir la vérité , & ramène à un principe simple tous les raisonnemens possibles. En préférant l'analyse , il discute les principes généraux , la synthèse , l'analogie , l'hypothèse , &c.

Toutes les sciences n'étant que des collections de faits dont on tire des conséquences , pour savoir , il faut donc observer d'abord , méditer ensuite ; ce sont les deux voies les plus sûres. L'auteur s'étend sur les règles , sur le tems , les lieux , les dispositions propres à l'observation & à la méditation. Il passe ensuite en revue les autres sources des vérités , telles que la lecture , les conversations , les disputes , les cours , les académies , &c. Là , il prouve que la multiplicité des livres , les abus des cours , l'institution & la multiplicité des académies ont retardé les progrès des connaissances humaines. Ce dernier morceau frappe sur-tout par la vérité & par la force du raisonnement.

Une des méditations les plus intéressantes est celle qui concerne les qualités que doit avoir le philosophe qui se dévoue à la recherche de la vérité. Il y examine quelles doivent être ses qualités physiques , morales , intellectuelles , son éducation , sa religion ,

si l'on doit avoir un état civil, être célibataire ou marié, &c. Ce ne sont point des dissertations arides, c'est une suite de tableaux pleins de vérité, de chaleur, où le sentiment & la raison paraissent avoir guidé la plume de l'auteur.

On ne trouvera pas moins d'énergie dans la méditation où l'auteur examine l'état du genre humain relativement à la vérité. En observant le peuple, les grands, les savans, les femmes, il trouve par-tout peu d'individus appelés à connaître la vérité.

S'il y a peu de philosophes, c'est qu'il y a tant de difficultés à l'être, tant d'obstacles, tant d'erreurs! L'auteur examine rapidement les causes de ces erreurs, donne les moyens de s'en garantir, pose comme une règle invariable la nécessité de tout examiner par soi-même, de douter de tout ce qu'on n'a point examiné. C'est avec cette méthode qu'il a parcouru, qu'il parcourt encore la carrière de la législation.

Il a cherché à appliquer à cette science, dans les divers ouvrages qu'il a publiés, l'esprit philosophique qui n'est que l'esprit de vérité. La méthode pour l'obtenir est simple & facile : c'est celle qu'il donne ici d'après Descartes, Bacon, Locke, Helvetius, &c.

Cet ouvrage, formant un volume *in-8°* de 3 à 400 pages, paraîtra au mois de décembre prochain, à Neuchatel, chez la Société Typographique; à Lyon, chez Grabit, libraire; à Paris, chez Desfauges, libraire, rue S. Louis du Palais.

Thalie & le Suffisant. Fable.

L'UN de ces animaux qu'on nomme petits-maitres,
 Vif, très-bavard, très-ennuyeux sur-tout,
 Tête vuide de sens, & d'esprit & de goût,
 Instruit... Dieu fait... mais voulut le-paraitre :
 Le voilà donc planté sur le docte vallon ;
 Notre féal, par les mains de Thalie,
 Voulait parer une tendre folie ;
 Bien plus encor... dérober un melon,
 Fruit sans doute adoré de la jeune Sophie.
 L'immortelle parut... Il se jette à ses pieds :
 " O déesse toujours si fidelle à ton culte,
 J'ai suivi l'effaim, le tumulte
 Des jeux frondés par-tout & par-tout enviés ;
 Mon cœur les a tous expiés.
 Vois... bravant la route vulgaire,
 Dans le midi de la saison,
 A l'instinct du plaisir j'immole ma raison :
 Sa voix trop farouche & sévere
 Eût fait le désespoir des nymphes de Cithère,
 Que j'idolâtre & trahis tour-à-tour :
 En les trompant je fais leur plaire.
 Je m'enrichis des larcins de l'amour...
 Vainqueur chéri, parais-je auprès des belles,
 Soudain dans leurs beaux yeux perce la volupté ;
 J'ai vu pourtant, j'ai vu des infidelles,
 Armer leurs vives prunelles
 D'un regard de mépris, l'écueil de ma fierté :
 Elles disent que vain, pétri d'inconséquence,

Je ne mérite pas d'obtenir leur faveur.

Muse, c'est une extravagance ;

Comment quitter mes airs, ma divine élégance,

Me transformer en fade adulateur ?

Ces dames badinent, je pense ;

Car l'étiquette a proscrit la langueur.

Voit-on dans nos jardins l'amant léger de Flore

Se fixer à jamais sur une même fleur ?

Il caresse un bouquet, s'éclipse & vient encore

Baiser son sein, l'épanonir, l'éclore ;

Puis d'une aile rapide exhale son odeur :

Ainsi que ce bouquet, elles ont ma tendresse.

Comme ce dieu chéri, je voltige alentour ;

Mais aujourd'hui, signalant ma sagesse,

Je veux encor, prêtre du dieu d'amour,

Porter son flambeau dans une ame

Plus pure que le plus beau jour,

Et l'incendier de sa flame.

Ecoute... tu as de l'esprit,

Moi du jargon, ressource, hélas ! bien vaine,

Avec l'orgueil d'enfanter quelqu'écrit,

Que ma gloire ajoute à la tienne.

Inspire-moi... confonds de fots jaloux,

Par des faveurs égales à leur haine.

Je ne voudrais qu'un petit billet doux.

C'est peu... Mais il le faut bien tendre,

Bien séducteur, bien délicat,

Billet en vers au moins... comme ceux de Dorat.

Si dans son cœur ému leur voix se fait entendre,

Si ma Sophie va se rendre,

Muse, ah ! je ne suis pas ingrat :

A tes sujets, cite-moi pour exemple ;

Qu'ils connaissent mes chants consacrés à tes dons ;
 Sur ton autel paré de mes festons,
 Mon encens répandu parfumera ton temple. »

Peste ! répond la déité ,
 Ta harangue est vraiment sublime ;
 Je n'y tient pas . . tous tes traits ont porté.
 L'objet d'ailleurs est noble & légitime ,
 Et son succès s'unit à l'équité.
 D'honneur , la priere est unique ;
 Epris d'un beau penchant lyrique ,
 Tu veux , astre moderne , éparpillant tes feux ,
 Attacher sur ton front la guirlande érotique ,
 Que ceignit le front des Chaulieux.

Je plains cet enthousiasme.
 Ton espoir est semblable aux rêves du sommeil ;
 La nuit cesse , il s'envole & voici ton réveil ;
 Crois - moi . . . je fais treve au sarcasme ,
 Crois - moi , triste rimeur , quitte , abjure un travers
 Qui ne promet que rose & ne laisse qu'épine.
 Ah , l'avis te déplaît ! . . . Oui . . . Eh bien , pour les vers
 Rien de mieux que la barbotine.

Par M. D***



*Au grand - duc de toutes les Russies , à son passage
 à Lyon.*

ILLUSTRE voyageur , qui viens en nos climats ,
 Permets - moi de semer quelques fleurs sur tes pas.
 Je ne viens point ici célébrer ta naissance ;
 Tes vertus , sur mon ame , ont une autre puissance ,

Des plus vifs sentimens tu pénètres mon cœur ,
 Et tu donnes au monde un spectacle enchanteur :
 Environné des jeux & dans la fleur de l'âge ,
 Tu fais de ta raison un précieux usage ;
 Maître absolu des cœurs que le tien fait gagner ,
 Tu te formes d'avance au grand art de régner .
 Avide d'acquérir de vastes connoissances ,
 Tu chéris les savans ainsi que les sciences ;
 Sur d'utiles objets tu fixes tes regards ,
 Tu proteges par-tout les talens & les arts .
 Combien ce zele pur me ravit & m'embrase !
 Tu ne dédaignas point d'aller voir Métastase ,
 Et déposant l'éclat qui suit ta dignité ,
 Tu parlais avec lui sans faste & sans fierté .
 O prince aimé des cieus ! ô doux siecle où nous sommes !
 Ainsi Pierre le Grand rechercha les grands hommes :
 Et d'un esprit docile écoutant leur avis ,
 Eut l'honneur immortel de créer son pays .
 Ainsi que ce héros , un jour couvert de gloire ,
 Grand prince , vous vivrez au temple de mémoire .



*Couplets faits au bal , à Mlle. *** qui y était venue
 masquée.*

A I R : Je suis Lindor , &c.

OUI , c'est en vain que vous croyez surprendre ,
 En nous cachant vos attraits enchanteurs :
 Charmante Iris , interrogez nos cœurs ,
 Il n'en est point qui puisse s'y méprendre .

Le mien d'abord a fu vous reconnaître ;
Et quand l'aveu devrait vous irriter ,
Charmante Iris , pouvez - vous en douter ,
Aux mouvemens qu'en moi vous faites naître ?

A vos appas souffrez qu'on rende hommage ,
Iris , pourquoi nous ravir ce bonheur ?
Le masque est fait pour cacher la laideur ;
Mais la beauté doit - elle en faire usage ?

Par M. GRANGIER , avocat au parlement de Paris :



*Inscription pour être mise au bas du portrait de M.
L. de B. des académies de Rome , Padoue &
Rouen.*

LES amours , les beaux arts partagent son loisir.
Il caresse en riant les filles de mémoire ,
Et souvent rencontre la gloire
En ne cherchant que le plaisir.



*Vers sur la mort de M. Iselin , secrétaire d'état à
Bâle. Par M. Ochs de Bâle.*

NON , je ne pleure point sur ta cendre glacée :
T'imiter , voilà seul l'hommage qui t'est dû.
Je pleure sur les tiens , cette mere éplorée ,
Ces enfans que tes soins formaient à la vertu.
Je pleure , ô mon ami , sur moi , sur ma patrie ,
Sur les hommes enfin qu'éclairait ton génie ,

*

A qui tu présentais la coupe du bonheur,
Et qu'hélas ! trop souvent tu jugeais sur ton cœur.

T A B L E.

<i>Nouveau voyage en Espagne, &c. Second extrait.</i>	page 3
<i>Les Tombeaux de Vérone.</i>	17
<i>L'Habitant de la Guadeloupe, comédie.</i>	24

T H É A T R E S.

<i>Henriette, drame en trois actes. Suite.</i>	33
<i>Lettre à M. G. D. L. R. un des auteurs du Journal Helvétique.</i>	37
<i>Le Flatteur, comédie en cinq actes, & en vers libres.</i>	42
<i>Suite des extraits. L'Honnête homme.</i>	59

P I E C E S F U G I T I V E S.

<i>Copie d'une lettre écrite à M. le marquis de Villevieille, du château de Villette.</i>	76
<i>D'un principe de morale de J. J. Rousseau.</i>	80
<i>Lettre au Journaliste sur le jeûne public, &c.</i>	85
<i>De la vérité, ou méditations, &c.</i>	88
<i>Thalie & le Suffisant. Fable.</i>	91
<i>Au grand-duc de toutes les Russies.</i>	93
<i>Couplets faits au bal de Mlle. * * *</i>	94
<i>Inscription pour être mise au bas du portrait de M. L. de B. des académies de Rome, &c.</i>	95
<i>Vers sur la mort de M. Iselin.</i>	Ibid.

N O U V E L L E S

P O L I T I Q U E S .

T U R Q U I E .

CONSTANTINOPLE. On a reçu la nouvelle de la révolte de la Crimée contre Sahim - Gherai, son kan. Elle a eu pour auteur Barti & Arlan - Gherai, freres de Sahim. Le premier, nommé par son frere gouverneur du Cuban, s'est emparé de la forteresse de Lemen, & en a confié la garde au second; ensuite il s'est avancé vers Bascha - Serai avec un corps nombreux de Tartares, gagnés depuis long-tems dans le dessein de se saisir de Sahim; mais celui-ci, ayant été prévenu à propos, s'est enfui avec le ministre de Russie. Les Tartares, dit-on, ont d'abord reconnu l'usurpateur. Cette nouvelle fait une très-grande sensation dans cette capitale. La conduite du gouvernement dans cette circonstance est très-embarrassante. On dit qu'il serait disposé à approuver la conduite des Tartares; mais il est à craindre, d'un autre côté, que la Russie ne veuille soutenir sa créature.

Le 30 juin dernier, sept mille maisons ont été réduites en cendres dans cette ville, & depuis le feu s'est rallumé jusqu'à trois fois, & chaque fois a fait des ravages très-considérables, qui ont fait craindre pour le sort de la ville entière.

Septembre 1782.

G

Enfin , à peine était-on rassuré de ce côté , qu'un second fléau , non moins redoutable , a menacé les malheureux habitans. La peste s'est manifesté dans deux villages Grecs , situés sur le canal , & s'est étendue dans quelques quartiers de cette résidence. Comme le tems est très - humide , on craint qu'elle ne devienne générale. Elle a , dit-on , été apportée de Cerès , près de Salonique , où elle regne avec beaucoup de violence.

R U S S I E.

Pétersbourg. L'impératrice , par une ordonnance du 6 juillet , a permis à ceux de ses sujets qui possèdent des moulins de poudre à canons , des fabriques de canons , bombes & boulets , &c. ainsi que ceux qui desirent d'en établir de cette espece , de faire un commerce libre dans l'empire , de tout ce qui sortira de ces fabriques , & même de l'exporter en payant les droits de sortie. Ils sont fixés pour les fusils à dix copeiks chacun , & autant pour une paire de pistolets. Quant aux canons , mortiers , &c. ils paieront vingt-trois copeiks pour chaque poud de cuivre & deux pour chaque poud. de fer. La poudre à canon paiera vingt copeiks pour chaque poud qu'on fera passer hors de l'empire.

S U E D E.

Stockholm. La reine est accouchée le 25 août d'un prince au château de Drottningholm. S. M. & le prince nouveau né sont aussi bien que leur état le permet.

A L L E M A G N E.

Vienne. L'empereur a fait plusieurs réglemens ; par lesquels la peine de mort est, sinon abolie, du moins restreinte dans bien des cas où elle était peut-être ci-devant trop prodiguée ; il y a substitué la brouette avec la marque d'infamie. Les coupables ont la tête rasée, portent des habits uniformes, & sont enchaînés l'un à l'autre deux par deux. Cette ordonnance a eu son exécution dès le 5 août. Ceux qui jusqu'alors avaient été placés dans les maisons de correction, en ont été tirés ce jour-là, & le lendemain on les a vus travailler publiquement. Les trois premiers jours ils étaient revêtus des habits dans lesquels ils ont été arrêtés ; après quoi on les a habillés uniformément, & on leur a rasé la tête. Ce spectacle a fait une très-forte impression sur les spectateurs & sur les coupables. On espère que ce genre de peine fera beaucoup plus d'effet dans la suite que les supplices qui étaient en usage auparavant.

E S P A G N E.

Madrid. Mgr. le comte d'Artois quitta cette résidence le 17 août pour se rendre au camp devant Gibraltar. On ne peut rien ajouter à la réception tendre, affectueuse & touchante que le roi & la famille royale lui ont faite à son arrivée à la cour. Il a été traité comme infant, & a pris rang dans toutes les occasions immédiatement après le prince des Asturies.

Le 2 août, Mgr. le duc de Bourbon arriva à

G ij

Saint - Ildephonse. Le roi était à la chasse lors de son arrivée ; mais à neuf heures S. M. étant de retour , ce prince lui fut aussi - tôt présenté , & il reçut d'elle un accueil dont il aura sûrement été satisfait.

Les travaux devant Gibraltar & les opérations du siège se pouffent avec beaucoup d'activité. On a un journal de ce siège , qui commence le 5 août & va jusqu'à 18 du même mois. Mgr. le comte d'Artois est arrivé au camp le 15 , & dès le matin il fut conduit aux lignes par le duc de Crillon & le baron de Falkenhain. Il se fit tout expliquer , & alla jusqu'au bout de la tranchée reconnaître l'ennemi , quoique dans la traversée il y eût beaucoup d'endroits où l'on était contraint de marcher à découvert. Les ennemis ne tirèrent pas pendant près de deux heures que dura cette visite.

A N G L E T E R R E.

Londres. On n'a point encore de nouvelles officielles de l'Amérique septentrionale , & l'on ne doute point que les premières qui arriveront ne soient de la plus grande importance. On craint qu'elles ne confirment celles apportées depuis peu par quelques bâtimens venus de la Géorgie , qui apprennent que toutes les forces françaises & américaines du continent sont en mouvement pour se réunir dans le nord. On est persuadé que leur plan est d'attaquer New - Yorck , & de faire ensuite une tentative sur Terre - Neuve. Les opérations qui menacent New - Yorck doivent être secondées par l'escadre française aux ordres du marquis de Vaudreuil. Elle a dû quitter les isles au commencement de juillet.

L'escadre de l'amiral Pigot , qui donne cet avis en date du 12 juillet , porte les forces des ennemis à vingt vaisseaux de ligne. L'amiral Pigot se disposait à partir deux jours après. C'est au tems à nous apprendre ce qui résultera de tous ces mouvemens.

Le sort du capitaine Apgill n'est point encore décidé ; l'on espere cependant qu'il ne sera point la victime destinée à venger la mort du capitaine Huddy , mais que son auteur seul en souffrira.

On parle toujours de secourir Gibraltar ; mais jusqu'ici la flotte n'est point encore partie. On fixait ce départ si désiré au 16 du courant. En attendant on est inquiet sur le sort de cette place. Il est vrai que le général Elliot ne néglige rien pour la conserver ; mais sa situation est critique , & l'on ne fait s'il pourra attendre l'arrivée du secours qui lui est destiné : s'il peut se défendre jusqu'alors , on ne doit point douter que les ennemis n'échouent dans leur entreprise.

Un événement cruel vient de nous enlever un vaisseau de guerre de cent canons , c'est *le Royal-George* , mouillé à Spithéad & commandé par le contre-amiral Kempensfeld. Le 29 août l'on donna à ce vaisseau la demi-bande ; c'est-à-dire , qu'on le coucha sur un de ses côtés , en passant tous les poids d'un bord à l'autre pour le faire incliner , & mettre ainsi une partie de sa carene. Le charpentier qui avait la direction de ce travail négligea de fermer les sabords de la première batterie. Aucun événement de la guerre ne nous a causé une perte aussi grande en monde. Environ un millier de personnes ont péri dans cette occasion ; mais on regrette sur-tout le brave Kempensfeld. Ce vaisseau était le plus ancien vaisseau du premier rang. Sa

construction avait été commencée en 1751, & n'avait été achevée qu'en 1755. On estime cette perte cent mille liv. sterl.

On n'a aucune nouvelle positive de l'Inde; mais les papiers représentent la situation de nos affaires dans cette partie du monde, comme très-précaire. Il circule plusieurs nouvelles qui annoncent que nous y avons eu du dessous dans quelques occasions.

F R A N C E.

Paris. Toute l'attention se tourne actuellement du côté de Gibraltar, où Mgr. le comte d'Artois est allé faire ses premières armes. Le 19 août M. le duc de Crillon envoya un trompette au général Elliot, pour lui annoncer l'arrivée de ce prince & du duc de Bourbon; il remit au trompette plusieurs rafraîchissemens pour la table de ce commandant, & une lettre dont le comte d'Artois avait bien voulu se charger pour lui d'un parent qu'il a actuellement en France. Le général Elliot témoigna dans sa réponse combien il était sensible à l'honneur que lui faisaient deux princes de la maison de Bourbon de venir faire leur premières armes contre lui, en assurant qu'il s'efforcera de s'en rendre digne. Il remercia aussi M. le duc de Crillon de sa galanterie; mais il le pria de ne pas la renouveler, parce qu'il ne manquait point de légumes & de provisions fraîches, que d'ailleurs il était décidé à partager avec ses braves soldats leur abondance, & à souffrir leur disette.

Le 23 août, le *Languedoc*, le *Magnanime* & le *Diadème* sont rentrés à Brest, ayant laissé à la mer le convoi qu'ils escortaient du *Port - au - Prince*; le

quatrième vaisseau de l'escorte, le *Marseillois*, a été mouiller à Rochefort.

Les vents, après avoir été long-tems contraires sur nos côtes, ont enfin tourné au nord-est & s'y soutiennent. On prétend que les convois de l'isle d'Aix en ont profité, & qu'ils ont mis à la voile le 2 du courant.

P A Y S - B A S.

De la Haie. Tout était prêt sur la fin du mois passé pour la sortie de l'escadre du Texel. On avait aussi annoncé le départ de l'amiral Zoutmann; mais on ne s'accordait point sur le motif de son voyage: les uns disaient qu'il allait simplement visiter l'escadre; d'autres espéraient qu'il en prendrait le commandement. Ceux qui raisonnaient ainsi, parlaient selon le vœu général de la nation qui a déjà éprouvé la capacité de cet officier. On prétend que cette flotte a ordre de remettre à la voile au premier vent favorable.

F I N.